

Bulletin de liaison des anciennes et anciens élèves de l'Orphelinat Gabriel Prévost

Courriel : cempuisien.op@orange.fr

Galerie photos : http://albums.cempuisien.com

n° 217 année 2017

Image extraite de la bande dessinée "Le trou noir" de Jean Pierre Petit (Editions Belin 1981).

Sommaire

Editorial

Gérard Weber, élève à l'OP de 1952 à 1961

Aujourd'hui, vendredi 26 mai 2017, je commence la rédaction de cet éditorial sans savoir si le CPS 217 verra le jour.

L'année 2017 a vu quelques transformations d'importance opérées au sein de notre Amicale. En particulier, Danièle a décidé de ne pas demander de cotisation aux adhérents. Entame-t-elle ainsi un chemin vers la dissolution ?... Qui recevra le CPS 217 ? Les seuls adhérents de l'année 2016 ?...

Mettre le bulletin à disposition sur Internet est simple, mais cette solution présente l'inconvénient majeur de disséminer des textes qui ne concernent que les Cempuisiens. La Galerie le fait déjà, me direz-vous, mais avec une différence de taille : s'exprimer sur la Galerie, c'est s'exprimer sur Internet en le sachant...

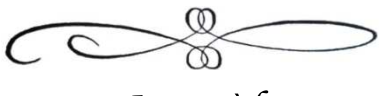
En janvier 2017, Alain Fourrier m'a transmis un texte qui à lui seul justifie l'élaboration de ce bulletin. Je fais partie de ceux qui ont consulté "leurs" archives de l'OP. Les miennes contenaient peu de choses et pour la plupart insignifiantes comparées aux cent quarante pages recueillies par Alain. A ma connaissance, nous avons eu peu de retours sur ces consultations d'archives par les anciens de l'OP...

En 2016, j'avais proposé un thème à vos plumes : *Le Cempuisien a généralement connu une enfance difficile sinon malheureuse. Comment mesurez-vous aujourd'hui ces difficultés, ce malheur, à l'aune de notre époque ?*

Ce sujet n'a pas provoqué d'écho, en supposant que l'on puisse parler d'écho à propos d'écrits... Il est vrai que nos misères cempuisiennes pourraient, pour certains enfants de la planète, ressembler à des contes de fées dans lesquels nos pions les plus honnis seraient d'aimables génies bienfaisants même s'ils se sont révélés quelquefois farceurs. Raconter avec détails aujourd'hui un épisode vécu à l'OP, aussi sombre soit-il, risque de provoquer un sourire poli plus que la compassion.

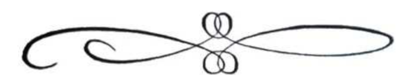
Toutefois, un texte traitant ce sujet m'est parvenu, celui du Cempuisien n° 137. J'ai toujours affirmé qu'un auteur anonyme ne recueillait pas mon assentiment et pourtant vous lirez son récit. J'ai même reçu un texte signé "Michel Duranguet, fantôme à l'OP de 1882 à 1988". Alors pourquoi pas ! A priori deux auteurs différents, mais comment savoir ? Qu'est-ce qui empêche un anonyme de s'inventer un numéro d'élève et une période ? Et même de se dire "cempuisien" alors qu'il n'a jamais vu l'OP ?

La Galerie accepte la signature anonyme "Cempuisien", alors je me dis que le CPS peut l'accepter également.



Intermède

Le temps est un grand professeur. Malheureusement il tue tous ses élèves. (Hector Berlioz)



Qui fait quoi dans le Cempuisien ?

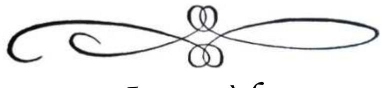
GW

Prenons le risque de nous répéter : rien n'a changé, le quatuor est toujours à son poste. Gérard met en page, Régine corrige, Guy veille et suggère, Danièle, outre la collecte parfaitement organisée des informations qu'elle m'adresse, reprographie et assemble les bulletins puis en assure les envois.

A ce quatuor, j'associe René (Fressinet) dont l'action discrète mais appréciée de tous contribue à remplir la rubrique "Correspondance".

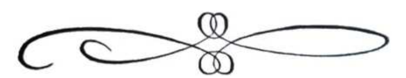
Et vous chers lecteurs ! Vous êtes ni plus ni moins prolixes que les années précédentes, à l'exception notable de Roger (Le Blévec) qui m'a adressé un volumineux dossier.

Pour le reste, calme plat diraient les marins.



Intermède

Aux plus importantes croisées des chemins de notre vie, il n'y a pas de signalisation.
(Ernest Hemingway)



Le mot du RCC

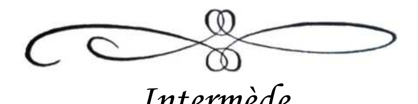
GW

Pour rappel, le RCC est le "Rédacteur en Chef du Cempuisien". Il reçoit vos contributions et décide de leur mise en pages en rédigeant deux ou trois mots de liaison lorsque nécessaire.

Chaque année, quelques articles puisés dans la manne des quelque 431 Cempuisiens édités depuis l'origine sont publiés de nouveau. Ces articles sont remis en lumière pour ceux qui ne possèdent pas le DVD qui contient, rappelons-le, la quasi totalité des CPS et bien d'autres choses encore. Guy a pris la peine de sélectionner un certain nombre de textes. Vous pourrez en lire trois.

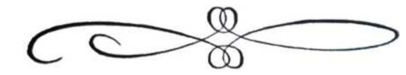
Chaque année, au mois de mai, je "mets en route" le nouveau Cempuisien en espérant que vos contributions vont pleuvoir dans ma boîte aux lettres. Puis le temps passe et… rien ou presque… Alors, comme la maquette du CPS est prête, j'essaie de la remplir au mieux… Mais la lassitude me guette. En 2018, je prendrai sans doute le risque d'être en retard, je commencerai, non pas en mai ni même en juin ou juillet. Je commencerai lorsque je jugerai que la matière, celle que vous m'aurez adressée, sera suffisante. Peut-être jamais…

Je dois moduler quelque peu ce dernier paragraphe : En observant dans le détail le contenu du CPS 217, je constate qu'il ne contient pas moins de textes originaux[1] que les précédents.



Intermède

On n'est intelligent qu'à plusieurs. (Albert Einstein)



[1] Par opposition aux textes réédités puisés dans les anciens bulletins.

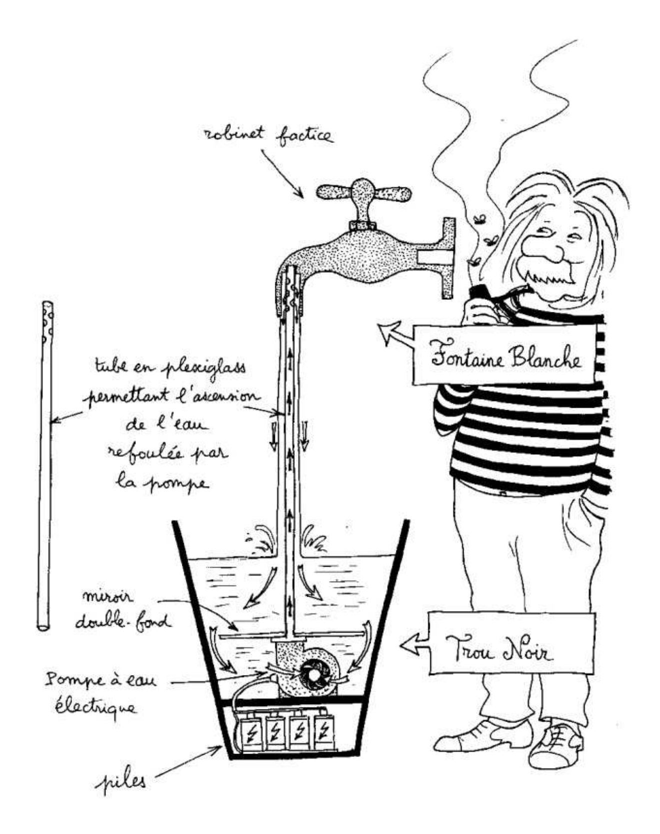
A propos de la page de couverture

GW

D'aucuns seront surpris par la page de couverture dont le dessein du dessin "ne coule pas de source"...

Certes j'aurais pu choisir une image ou un thème lié à l'OP comme la totalité ou presque des pages de couverture précédentes, mais la Galerie Photos contient par essence tous (ou presque tous) nos souvenirs photographiques communs et il est facile d'y trouver une illustration qui parlera à chacun d'entre nous. Chacun peut consulter la Galerie aussi souvent qu'il le désire et voir ou revoir les photos qui ont marqué son enfance.

J'ai donc choisi, égoïstement et un peu, je dois l'avouer, contre l'avis de mes "conseils" auxquels j'obéis pourtant le plus souvent, de me faire plaisir en pensant que vos réactions seraient peu nombreuses… L'avenir dira si je me suis trompé. Dans tous les cas j'assume pleinement…



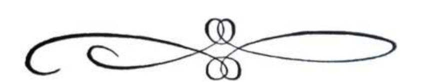
Venons-en au dessin de cette page de couverture. Il est emprunté à une bande dessinée intitulée "Le trou noir" écrite en 1981 (comme le temps passe…) par Jean-Pierre Petit, astrophysicien, chargé de recherches au CNRS.

Cet ouvrage appartient à une série plus vaste : *"Les aventures d'Anselme Lanturlu"*, série dans laquelle Jean-Pierre Petit, en 14 volumes[2], met à notre portée quelques notions fondamentales de compréhension du monde qui nous entoure.

Le mystère apparent est levé lorsque nous accédons à la connaissance du mécanisme qui a trompé notre sens commun.

Le dessin ci-contre, une vue en coupe du dispositif, enlève toute magie à celui de la couverture et notons qu'un bon bricoleur est à même de créer cette petite supercherie qui, placée dans un endroit bien choisi, s'apparente à une œuvre d'art.

J'aime ce dessin qui nous rappelle que la "réalité" et ce que "nous en percevons" peuvent quelquefois s'éloigner l'une de l'autre jusqu'à nous faire prendre un pot de fleur équipé (voire des vessies) pour une fontaine extraterrestre (voire des lanternes)…



[2] La collection (éditions Belin) comprend : Le Géométricon (1980), Si on volait ? (1980), L'Informagique (1980), Le trou noir (1981), Tout est relatif (1981), Big Bang (1982), A quoi rêvent les robots ? (1982) , Le mur du silence (1983), Elle court elle court, l'inflation (1983), Energétiquement vôtre (1984), Cosmic Story (1985), Le Topologicon (1985), Mille milliards de soleils (1986), Et pour quelques ampères de plus (1989).

Nos comptes

Danièle Gareau, élève à l'OP de 1958 à 1968

Comme chaque année, notre Trésorière a dressé le bilan comptable reproduit ci-dessous. Danièle n'a pas reconduit l'appel à cotisation. Son intention, déjà affichée l'année passée, est de gérer l'Amicale encore 2 ou 3 ans, jusqu'à épuisement de la trésorerie.

Exercice 2017

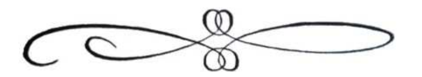
Recettes		Dépenses	
Cotisations	00,00 €	Papeterie, consommables	890,87 €
Dons	125,00 €	Frais de tenue de compte	2,50 €
Retards cotisations	50,00 €	Frais postaux	291,62 €
		Abonnement OVH (Galerie Photos)	165,13 €
Repas	1 030,00 €	Repas	1900,00 €
Sous total	1 205,00 €	Sous total	3 250,12 €
Différence sur exercice	2 045,12 €		
Total	3250,12 €	Total	3 250,12 €
Avoir au 1er novembre 2016		Avoir au 31 octobre 2017	
Banque	7 896,09 €	Banque	5 850,97 €



Mathématiques à l'asile

Dans un hôpital psychiatrique, on fait passer des tests à des patients. Combien font 2+2 ? -74, répond le premier patient. Mardi, répond le deuxième. Quatre, répond le troisième. Bravo ! dit le directeur. Oh, c'était facile réplique l'homme, il suffisait de soustraire 74 de mardi.

Blague iranienne citée par l'Hebdo (Lausanne)



Dans la famille cempuisienne
Nécrologie

Marie Monnier née Loesche le 15 décembre 1921 nous a quittés le 23 février 2016 dans sa 95e année. Son fils, Daniel Monnier, nous a adressé le 24 décembre 2016, le courrier reproduit ici.

Madame Gareau,

Je vous prie de bien vouloir excuser mon retard dans la communication de cette triste nouvelle.

Ma mère est décédée à l'Hôpital Saint-Joseph à Paris, suite à deux ans de séjour heureux en maison de retraite à Vanves (94) où nous l'entourâmes de tout notre amour, tous les WE. Elle a bénéficié des meilleurs soins pendant ces deux années (à la suite d'un AVC, récupéré à temps).

Maman m'a si souvent parlé de son enfance assimilée à celle d'une orpheline avec sa sœur Lisette (Salmon) encore en vie.

Elles n'étaient pas orphelines mais leur mère ne pouvaient les éduquer, travaillant dur, seule.

Mais, de cette enfance "Marche au pas" dont Maman se sera rappelé toute sa longue vie, il en est cependant resté un sentiment de camaraderie, de solidarité, de ténacité.

Maman nous a montré l'exemple de l'indéfectible volonté, de la patience, de la générosité. Ces qualités dérivent, je le pense, de la force de son caractère intervenu par les circonstances. Très jeune, l'attention des repas du dimanche, l'attente des petits "plus" distillés au fil des jours, des saisons, par l'Institution.

Un enfant fait des stratégies avec la forme : j'échange contre un savon en plus… ou je ne sais quel autre stratagème de gamin, si essentiel dans une vie uniforme d'univers fermé, malgré les visites.

Maman n'aura jamais accepté ce pensionnat bien qu'elle en reconnut les bienfaits : le sport, la mixité, la camaraderie, l'entraide, la musique, l'éducation, la lecture.

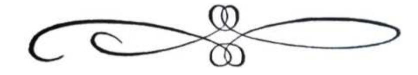
C'était donc ce sentiment ambivalent qu'elle a exprimé tout au long de sa vie. Je pense traduire sa pensée qui, globalement, était donc positive, puisqu'elle a réussi sa vie, a constitué un patrimoine, nous a bien éduqués, jusqu'à ses arrière-petits-enfants. Merci pour elle.

Daniel

Roger Le Blévec nous fait part du décès de Roger Chanteloup, son beau-frère, époux de sa sœur Denise, survenu le 1er novembre 2016 à Vidauban.

Intermède

Ce ne sont pas les perles qui font le collier, c'est le fil (Anonyme)



Correspondance

En début d'année, René Fressinet adresse, au nom de l'Amicale, des cartes de vœux et d'anniversaire aux plus anciens. Les réponses aux cartes de René et les messages d'amitié adressés à Danièle sont reproduits ici. Je profite de l'occasion pour remercier René qui réalise, sans bruit, depuis de nombreuses années un travail, discret certes mais ô combien apprécié de ceux qu'il touche.

De Claudine Bergeron-Mouchart

Meilleurs vœux à toute l'équipe qui se dévoue pour assurer la création et la diffusion du Cempuisien. Espérons que l'année 2017 sera optimiste et que nous aurons encore le plaisir de feuilleter le Bulletin. Claudine PS : Ci-joint chèque de 25 €.

De Claudine Bergeron-Mouchart

Le temps s'écoule si vite. Les papiers s'entassent. Il faut faire du tri et là ! On s'aperçoit que l'on a manqué à toutes les politesses, de répondre à un courrier. J'ai bien reçu le chèque en retour. Merci. Bonne continuation. Bises. Claudine

De Louise Salmon-Loesche le 30 octobre 2016

Je vous remercie de votre carte pour mon 93e anniversaire. Ça fait un bail ! Je n'aurais jamais pensé vivre aussi longtemps ! Il faut croire que les 11 ans et demi passés à l'OP m'ont été bénéfiques. Ma sœur, également ancienne de l'OP, est décédée en février de cette année. Elle venait d'avoir 94 ans. Merci encore et au Comité d'avoir pensé à moi. Amicalement. Louise

De Louise Salmon-Loesche le 18 décembre 2106

Bien chers tous, J'ai bien reçu le Cempuisien et la proposition du repas de 2017. Hélas ! Comme tous les ans, un de plus ce qui commence à faire pas mal, je ne pourrai donc venir. C'est beaucoup trop loin de chez moi pour m'y rendre. Je le déplore infiniment. J'ai eu une surprise agréable en lisant notre bulletin de l'OP, celle de voir des photos de mon mari. Cela reporte à plusieurs décennies en arrière. J'ai ces photos d'ailleurs dans mon album et plein d'autres. Ah ! Souvenirs, souvenirs, comme c'est loin tout cela, mais toujours présents à l'esprit. Raymond a passé huit ans (1927-1935) à l'OP et moi onze (1928-1939). Ci-joint chèque pour l'Association pour nous deux (2x25 €). Merci de penser à tous les anciens, ça réconforte. Bien à vous. Louise Salmon (née Loesche)

De Louise Salmon-Loesche janvier 2017

Merci de votre carte pour la nouvelle année (comme le temps passe). Il y a 89 ans, je rentrais à l'OP sous le n° 89. Coïncidence ! Je formule également tous mes vœux pour que l'Association vive. Louise Salmon

De Mireille et Daniel Aubertin

Daniel et moi-même souhaitons une année 2017 pleine de bonnes choses à toi et à toute la famille cempuisienne. Gros bisous affectueux à tous.

De Gérard Arnoldy

Bonne et heureuse année 2017. Bien amicalement. Famille Arnoldy

De Chantal Wolf

Chère Danièle, je te remercie pour ta jolie carte et je te souhaite une bonne année 2017. Qu'elle t'apporte ce que tu souhaites et une bonne santé, joie, bonheur. Je t'embrasse et au plaisir de se revoir.

De Lucienne Compérot

Bonjour Danièle, Tout d'abord j'espère que vos soucis de santé ont disparu et souhaite que cette année nouvelle vous apporte beaucoup de joie. Je comprends votre lassitude après tant d'années de dévouement mais il ne faut pas vous décourager ! Je suis la première à regretter de ne pouvoir assister aux diverses manifestations, mais l'âge et la cataracte (excusez l'écriture !)[3] ne me permettent plus de me déplacer très loin. Par ailleurs, vous n'appelez pas les cotisations mais quelques pages suivantes, je lis que celle-ci reste la même ? Dans le doute, je vous adresse ma participation annuelle, je sais que vous ferez la meilleure utilisation possible. Je suis bien triste devant la situation actuelle de l'Amicale et du devenir de l'OP ! Mais chassons ces idées noires et espérons un avenir meilleur ! Je vous embrasse. Lucienne

De Lucienne Compérot le 19 septembre 2017

Bonjour Danièle, Merci de m'avoir fait parvenir l'invitation au repas. Je suis toujours heureuse de connaître les activités de l'Amicale. Passez une bonne journée et donne le bonjour à tous de ma part. Merci aussi d'avoir pris la peine de me retourner le chèque inutile… Dans les années 70-72, Sylvie s'était liée d'amitié avec plusieurs Cempuisiennes de son âge et elles avaient correspondu un certain temps. Elle se souvient très bien de Catherine David et de Florence Perodeaux. Sur l'un des Bulletins, elle avait noté l'adresse mail de Florence mais son message n'a jamais abouti à sa destinataire. Aurais-tu de leurs nouvelles ? (Elles devaient avoir 10-12 ans à l'époque). Te souhaitant à nouveau un bon WE, je t'embrasse. Lucienne

De Michel Sirot (Houssaye)

Je tiens à vous remercier de vos vœux et vous présente les miens en retour. Je n'oublie pas toute l'amitié et même plus qui nous unit entre Cempuisiens. Je tiens également à vous remercier pour les nouvelles et souvenirs de nos vies à l'OP. Recevez toutes et tous mes plus affectueuses pensées. Je vous embrasse. (Je n'oublie surtout pas que je suis un Cempuisien adopté par un ancien élève et son épouse : M. et Mme Georges Sirot). J'espère également un jour meilleur où nous pourrons, avec Annie, nous rendre à l'une de nos réunions. Merci encore à vous tous. Michel et Annie Sirot

De Alain Fourrier

Cher René, C'est encore avec bonheur que nous acceptons les vœux du Comité des Anciens de l'OP. A notre tour, nous souhaitons une excellente année 2017 à toi d'abord et à tous les Cempuisiens et Cempuisiennes. Que cette nouvelle année apporte à tous santé, joie, bonheur, souhaits et paix dans le monde. Félicitations à toi pour ton travail, un grand merci. Nous ne serons pas à la rencontre de janvier, mais donne le bonjour à tous les présents. Nous sommes toujours heureux de parcourir le bulletin de Cempuis. Amitiés cempuisiennes à tous. Alain

[3] Au moment où je transcris la carte manuscrite de Lucienne, je ne peux m'empêcher de vous livrer mes impressions : L'écriture est belle, lisible et personnalisée. Le texte occupe parfaitement l'espace offert par la page. Un modèle en quelque sorte. (GW)

De Gisèle Epron

Cher René, Une fois de plus tu te dévoues, en espérant que par obligation ce soit la dernière. Je suis toujours aussi pressée de vous lire (recueil et cartes). Sur la photo du Cempuisien, la photo où je suis, la personne à mon côté est Simone Charrière, la fille de notre professeur de gym. Que de bons souvenirs ! A très bientôt j'espère. Je suis très souvent en contact avec Danièle. Merci au Comité.

De Paul Léonetti le 16 décembre 2016

Madame Garreau, Je vous fais ce petit mot pour vous souhaiter, à vous et à votre famille, un joyeux Noël 2016. Je vous remercie aussi pour le "Cempuisien" de l'année 2016. Mes sincères salutations. Paul Léonetti

De Paul Léonetti le 2 janvier 2017

Madame Garreau, Ce petit mot pour vous souhaiter une heureuse année 2017, ainsi qu'à vos proches. J'espère que vos problèmes de santé font partie du passé. J'ai lu dans le "Cempuisien" que vous aviez eu quelques problèmes de ce côté. Mes salutations les plus sincères. Paul Léonetti

De Edgar Duquesney

Cher René, Je te remercie ainsi que tous les membres du Comité des anciens de l'OP de vos bons vœux et vous souhaite à tous une très bonne année 2017 pleine de bonheur et en bonne santé. Je vous embrasse tous. Edgar

De Annick et André Chapuis-Pestel (en réponse à l'invitation du repas d'octobre 2017)

Je regrette vivement de ne pouvoir participer avec vous à cette belle journée du 22-10-2017. Ma santé n'est plus brillante et les longs voyages sont une épreuve pour nous deux. Mes pensées et mon amitié sont toujours près de vous. Avec toute mon affection. Annick et André

De Gérard Knop le 10 octobre 2017

Bonjour Danièle, Un petit coucou pour te dire qu'il n'est plus nécessaire de m'écrire pour les réunions ou autres concernant Cempuis. En effet, tu l'as peut-être appris, mon état de santé s'est brutalement dégradé. Je souffre, en plus de mon problème de jambe, d'une insuffisance cardiaque et respiratoire avec un anévrisme sur l'artère rénale. Je viens d'apprendre que le 2 janvier 2018 je vais devoir sûrement prendre une décision concernant une greffe de poumons, si mon état de santé le permet et que l'anévrisme n'y soit pas un obstacle. Tu comprends que je ne peux plus me déplacer, pouvant à peine marcher 20 mètres sans être essoufflé. Tu as mon adresse mail. Gros bisous à toi et Monique. Gé

De Evelyne Sautet-Pellier

Chère Danièle, Tout d'abord nous venons te souhaiter une bonne et heureuse année, qu'elle t'apporte beaucoup de joie et de bonheur pour toi et pour tous ceux qui te sont chers. Encore un grand merci pour tout le travail que tu effectues pour notre Amicale, sans oublier nos autres camarades, tout ce petit monde qui nous permet de rester en contact.
Heureuse cette année encore de recevoir un petit mot de René Fressinet, au nom de l'Amicale, pour les vœux (c'est si rare maintenant de recevoir une petite carte !). Merci René, ne te lasses pas, les Cempuisiens et Cempuisiennes sont touchés.
D'autre part, toujours aussi contente de recevoir le Cempuisien, même mon mari, qui n'est pas ancien élève, se précipite pour le lire avant moi ; mais cette année, je l'ai vu venir vers moi et me tendre le journal avec un air triste qui en disait long… J'ai lu à mon tour : "décès de Nicole Jacquemet". Je suis très triste. Encore un manque de communication !

A une pentecôte, j'apprends, par Gérard Arnoldy je crois, qu'elle me recherchait. L'année suivante, Anniversaire de l'Association, je la vois arriver dans la cour avec son mari et ses enfants. Elle est tout de suite venue vers moi, nous nous sommes reconnues. Je ne l'avais pas revue depuis les années 60/70. Je suis sortie de l'OP en 1956. Je me suis mariée en 1960 et nous avons été mutés à Rouen à la fin de l'année. Une fois installés dans notre nouvelle vie (ce fût difficile), loin de tout le monde, en province, dans un nouveau travail, je décide de prendre Nicole aux petites vacances. Je vais donc la chercher à Cempuis et tout se passe bien.
Nous allons à Paris voir nos beaux-parents, elle a pu voir ce qu'était une vie de famille. Je demande ensuite de la prendre aux grandes vacances. Nous sommes allés en club en Italie. Elle était ravie et nous, contents de lui faire plaisir.
Après est venu son tour de quitter l'OP. Pas de nouvelles. Le temps passe, j'ai un enfant, la vie reprend le dessus et un jour, je reçois une lettre de Nicole qui me dit : "Je suis en Angleterre au pair". Pas d'adresse pour lui répondre et c'est comme ça qu'il n'y a plus eu de relation.
Après nos retrouvailles à l'Anniversaire de l'Association, je pensais qu'elle allait à nouveau me donner de ses nouvelles, mais rien. Je n'ai pas été mise au courant de son décès[4]. J'adresse tardivement toutes mes sincères condoléances à sa famille.
Si je veux que ma lettre parte aujourd'hui, il faut que je te quitte. Bisous.

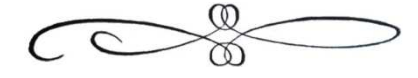
De Roger Le Blévec

Cher Gérard, Danièle Gareau m'informe que le CPS 217 ne verra le jour que s'il y a des textes… En voici. Je sais très bien le travail que cela représente, j'ai eu ma part lorsque avec mon regretté Claude Landart, nous étions au Comité (à l'époque, nous étions encore en activité…).
Alain et Bernadette Fourrier sont en contact avec moi et je viens de retrouver Jean Pierre Robinet, sorti en 1954, Gérard Wilmen, sorti la même année, Monique Berthelot, sortie en 1957, Bernard Noclercq, sorti en 1956 et Fernand Hisler, sorti en 1961.
Voici donc mes écrits. Fais pour le mieux. Bien des souvenirs Opésiens

Intermède

(Rubrique Culture Générale)

Mais bien sûr qu'il était dopé Armstrong… Le mec, il gagne 7 tours de France, marche sur la lune et joue de la trompette… faut pas déconner ! (lu sur Internet)



[4] Préalablement à l'annonce du décès de Nicole dans le CPS 216, l'information a été diffusée sur la Galerie photos en avril 2016.(NDLR)

Des nouvelles de la Galerie Photos

Guy Hachour, élève à l'OP de 1955 à 1963

La millionième vue a été atteinte à 16h56 le 2 août 2017[5].



Il aura fallu de la patience, de l'attention et un peu de chance pour réaliser une capture de la page au moment où le compteur parvenait au Million ! Notre ami Gérard Weber a eu ces qualités, outre la chance.

Vous l'aurez remarqué, si vous êtes un visiteur régulier, de nouveaux commentaires insérés sous le login "Cempuisien" sont apparus, souvent critiques envers certains membres du personnel de l'Institution. Les inscriptions étant fermées, les non-inscrits ont cette possibilité (énoncée sur la page d'accueil de la Galerie), ils en usent ; précisons qu'ils ne sont pas pour autant anonymes puisque leur nom apparaît quelquefois dans leurs commentaires. Tant qu'ils assument leurs propos sans être injurieux il n'y a pas lieu d'intervenir (j'ai moi-même été parfois virulent).

Cela me conduit à vous proposer une procédure pour vous inscrire : Vous m'envoyez une demande à l'adresse courriel suivante : cempuisien.op@orange.fr en me communiquant l'identifiant que vous souhaitez utiliser (il faut ou faudrait qu'il reflète un tant soit peu votre identité sinon autant continuer à utiliser "cempuisien") ; je vous réponds en vous transmettant le mot de passe nécessaire à l'identification, mot de passe qu'il vous appartiendra de modifier ensuite si vous le souhaitez.

Les Cempuisiens déjà inscrits qui auraient oublié identifiant ou mot de passe, voire les deux, pourront utiliser cette même procédure, je leur rappellerai bien volontiers leur identifiant et leur communiquerai un nouveau mot de passe.

Doute, prudence ou scepticisme ?

Depuis 10 ans que la Galerie existe (y compris l'ancien site "Wistiti", c'était en 2006), j'ai eu de nombreux contacts avec d'anciens Cempuisiens, des enfants, descendants, chercheurs ou journalistes. D'une manière générale, les journalistes (plusieurs articles parurent dans "Le Monde de l'éducation" avec des illustrations émanant de la Galerie), les chercheurs (pris au

[5] Le 5 décembre 2017 à 9h30, le compteur affiche 1 022 984 vues.

sens large, allant du CNRS au milieu associatif), ou descendants de Cempuisiens, ont eu une approche rationnelle, démarche où l'affectivité n'était pas leur considération première, davantage guidés par un devoir de mémoire, une thèse à préparer, un article à composer, la curiosité...

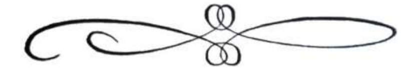
Les Anciens et leurs enfants directs ont un comportement différent. Conduits par l'affect, l'émotion de se revoir, ou de revoir son parent adolescent sur des clichés, déclenche immanquablement des sentiments intenses. C'est ce que j'ai ressenti lorsque je me suis vu sur des clichés que je ne connaissais pas ; d'autres Anciens témoignèrent du même phénomène sur la galerie.

Si avec le premier groupe (descendants, chercheurs, journalistes) les relations furent simples - toujours directes, souvent chaleureuses - la plupart du temps, il en fut tout autrement avec les Anciens et leurs enfants. Ce deuxième groupe (le troisième dont il ne sera pas question ici, car pas dans le propos, est constitué par les Anciens, adhérents à l'Association antérieurement à l'élaboration de la Galerie) a toujours présenté - pour chaque individu - des aspects similaires, dont le principal fut la "méfiance", voire la "défiance", certains croyant même que nous (moi en fait) représentions ou étions l'émanation de l'administration de l'O.P. J'ai encore le souvenir de beaux échanges où il m'a fallu convaincre untel que moi-même j'étais extrêmement critique envers l'Institution, articles du bulletin "Le Cempuisien" à l'appui. Il me fallait "montrer patte blanche" en somme ; l'exercice ne fut pas toujours agréable ! D'autres avaient des exigences, me prenant pour un "prestataire de service". Dans ce cas l'échange était clos rapidement et pas toujours courtoisement.

Un autre aspect, délicat à définir, apparaissait, appelons-le, bien que ce terme ne reflète pas exactement ce que je ressentais, "curiosité". Des Anciens (désormais des enfants d'Anciens) faisaient un p'tit tour sur la Galerie, émettaient un commentaire anodin, genre "j'étais à l'O.P. de 1970 à 1976, j'ai bien connu Bidule..." et, stupéfaits d'avoir une réponse quasi immédiate, retournaient bien vite dans leur tanière ou gîte si vous préférez (je vois que vous préférez gîte). Ils avaient aperçu de la lumière, entrouvert la porte, vu qu'il y avait quelqu'un et, heureux que la maison soit encore là et habitée, se disaient "je reviendrai un de ces jours..." En général on ne les revoit pas.

Ce long préambule pour en venir à ce message du 29 décembre, il y a deux mois[6] désormais, dans lequel une fille d'Ancien Cempuisien, Marc Grouet, déclare qu'elle est heureuse de voir son père, enfant, en photo et demande si quelqu'un l'a connu et peut lui en parler. Une réponse immédiate donnant en outre les éléments nécessaires pour aller plus loin (consultation du dossier Archives, annotation de quelques photos pour faciliter ses recherches éventuelles...) fut faite ; depuis, rien ! Ce genre d'attitude me laisse un goût amer, une sensation d'inachevé, je me dis (oui je me parle) "mais qu'es-tu donc venue faire ici ? Pourquoi poser une question et, lorsque tu as obtenu réponse, ne pas donner de suite ? Ne serait-ce qu'un simple Merci".

Et toi, qu'en penses-tu ?



[6] Ce texte est issu de mon commentaire inséré sur la Galerie le 21 février 2017. Il date désormais de bien plus de deux mois (Guy).

Glanerie Galerie

GW

Cette rubrique est relativement aisée à construire en puisant dans la Galerie Photos grâce à la fonction "Derniers commentaires". Il suffit de parcourir l'année écoulée en relevant les commentaires qui attirent l'attention.

Au cours de l'année 2017, beaucoup de commentaires ont fait ressurgir la brutalité des pions et plus généralement des adultes vis-à-vis des élèves à l'OP. Le sujet mérite un développement plus fouillé que "celui-ci tapait, celui-là ne tapait pas". Je dois dire que j'ai été troublé par certaines affirmations…

Pour les albums classés en 00 (Albums personnels), je n'ai pas réussi à trouver un chemin facile et fiable, mais en cherchant un peu, vous retrouverez le cliché…

Ce florilège débute avec la photo qui complète le propos de Guy ci-avant, "Doute, prudence ou scepticisme".

Cempuisien le 29 décembre 2016 - Photo 04-09-045
Bonjour à tous, je suis la fille de Marc Grouet, quel bonheur de voir des photos de lui petit... Merci !! J'ai très peu d'infos le concernant sur cette période, je suis désolée d'intervenir ici, quelqu'un pourrait me parler un peu de lui ?

Jean Pierre Trémel le 5 mars 2017 - Photo 04-09-045
C'est un peu par hasard que je suis tombé sur l'évocation de la fille de Marc Grouet, et c'est à ce titre que je vais relater une anecdote. Quand je suis sorti de Cempuis, après un bref séjour dans un foyer à Bourg-la-Reine, j'ai déménagé à Chevilly-Larue dans un foyer qui était situé dans la cité des Sorbiers (probablement pour être proche de l'assistante sociale qui était à Cherioux sur la commune de Vitry). A mon arrivée le gardien du foyer m'a dit qu'il y avait déjà un Cempuisien et c'était Marc Grouet. Celui-ci m'a accueilli fraternellement. Nous avons discuté et, à un moment, il m'a fait écouter une chanson sur son électrophone, une chanson qui m'a non seulement marqué, mais je la fredonne toujours car elle représente ce que nous étions à cette époque. C'était "Tranche de vie" de François Béranger. Dans les années 1970 nous l'écoutions en boucle, ensuite chacun a repris son chemin, mais je garde un très bon souvenir de cette époque et surtout de l'attitude solidaire de Marc. Jean-Pierre Trémel

Cempuisien le 20 janvier 2017 - Photo 03-01-179
Un petit essai pour voir... Guy a décrit, dans le CPS 216, la procédure qui permet de modifier un commentaire. C'est en appliquant cette procédure que j'ai regroupé, en utilisant l'identifiant "cempuisien" bien sûr, les cinq éléments qui me semblent avoir été écrits par le même Cempuisien. Pas moi, l'autre... à qui je laisse le soin de supprimer, s'il le désire, les commentaires devenus inutiles puisque regroupés. Il peut également choisir de supprimer le mien car tout Cempuisien peut modifier à loisir les commentaires signés de la sorte. Qui suis-je ? Un Cempuisien pardi ! Mais encore ? Trois indices : j'aime pouvoir mettre un nom sur les commentaires que je lis... j'ai connu Guy à Cempuis et M. Gouche a été mon professeur de Mécanique.

De Gilles Abdelmoumeni le 12 septembre 2017 Photo 00- (Christiane Boulay) IMGP 7740
Bonjour à toutes et tous, En regardant cette jolie photo dans la galerie, mise par Christiane depuis un certain temps, je ne pouvais pas rester dans ce silence de mes ressentiments d'enfant éprouvés, sans vraiment de repères, dans cette institution ! Je tiens donc à exprimer toute ma reconnaissance à M. Adrien Oulrich (professeur de sport durant de nombreuses

années à l'OP). Il a été pour moi une pièce maîtresse lors de mon long passage dans l'Institution. Je tiens donc à lui exprimer toute ma reconnaissance pour ce qu'il m'a apporté durant ces nombreuses années où la vie à Cempuis n'était pas aussi facile, comme beaucoup pensaient le croire. Il a su dans des moments clés, m'ôter mes doutes sur mes capacités d'apprendre, m'ôter mes incertitudes dans ma possibilité de réussir, me donner confiance en moi où le manque de repère venait à faire défaut et pour finir me forger ma propre personnalité au travers de son enseignement. Il m'a aussi donné goût à la pratique sportive et m'en suis fait une philosophie. Alors un grand merci de m'avoir apporté et fait comprendre les valeurs humaines à travers la pratique et l'enseignement du sport. Gilles Abdelmoumeni

De Emmanuel Christina le 4 août 2017 - Photo 03-34-01

Bonjour à tous, je suis Emmanuel Christina. Non Gérard je ne te tiens pas grief pour ta petite erreur d'appréciation, sois-en assuré ! Après toutes ces années il est permis d'avoir quelques hésitations bien que lorsque je lis tous ces témoignages, on est très près de la réalité et les questionnements du type : est-ce-que j'ai réellement vécu les souvenirs enfouis en moi ? Ne suis-je pas parano ? Est-ce-que je n'en rajoute pas un peu ? Ces images se concrétisent, revivent et quelques angoisses apparaissent, tant d'années après.

Je suis arrivé à Cempuis avec mon frère Jean-Marc en 66 il me semble, c'est un peu flou car nous arrivions d'un autre orphelinat situé à Coye-la-Forêt. Ce dont je me rappelle, c'est que j'étais en classe de CE1 à mon arrivée. Je ne me souviens plus de l'instit, mais je me rappelle des premiers cours d'anglais de Mr Avram avec son théâtre en bois et son Teddy Bear ! Puis en CE2 coup de foudre, j'ai eu Jeannette Fourchon comme maîtresse, qui m'a trompé avec Mr Thui qu'elle a épousé ! N'importe quoi, j'étais amoureux de ma Jeannette alors que j'avais 6-7 ans ! Ensuite, Mme Lanthéric en CM1, Denise Tourneur en CM2 et Mr Pavant en FE1... et j'ai quitté l'OP suite à un conseil de famille résultant du décès de mon Père. Mon frère Jean-Marc était déjà en formation avec Mr Guérin, donc lui est resté pour finir d'apprendre le métier de menuisier et moi j'ai été récupéré par un oncle dont j'ignorais l'existence, mais finalement savait-on vraiment pourquoi on ne vivait pas dans une famille normale, pourquoi nous n'avions pas de gros câlins plein de tendresse de la part d'une mère ou d'un père le soir au coucher et pourquoi beaucoup de choses...

Pourquoi on ne m'a jamais dit que mon Père était mort et pourquoi le dimanche on m'obligeait à lui écrire des lettres... qui partaient à la poubelle ? Pourquoi nous acceptions toute cette brutalité gratuite de la part de certains pions, cette brutalité qui finalement faisait partie de la vie quotidienne ? Ces personnes j'aimerais les avoir en face aujourd'hui, et ce sont eux qui claqueraient des dents, comme ils s'amusaient sadiquement à le faire quand nous étions petits, hein ! Houbigan, hein ! Engelvin. Et bien d'autres abrutis ! Heureusement qu'il y avait aussi des Gaby Lejeune, Joëlle, Mikey (qui s'est mariée avec Ph. Rivière je crois, puisque je me rappelle d'elle enceinte et lui, avait malheureusement causé un grave accident à Cempuis), un peu d'humanité faisait du bien puisque nous ne voyions notre père que tous les 2-3 mois et il était très difficile d'avoir un peu de réconfort.

Allez ! Je m'arrête là pour aujourd'hui, le soleil se lève et brille, tout est calme, ma petite famille est encore au lit (c'est les vacances), et moi je m'en vais faire mon entraînement sportif quotidien (cela fait partie de ma vie professionnelle), enfin, la vraie vie ! Bonjour Arlette, Guy, Gilles, Gérard, Christiane.... et tous les autres que je n'ai pas oubliés et avec qui j'ai partagé ma vie de 66 à 71. Manu.

De Julien Amata alias Totor2 le 21 septembre 2017 - Photo 02-01-Le Million

Merci Guy pour ce beau travail. Toutes ces photos de notre enfance ! Un trésor. Pouvoir les commenter, vider son sac, quel soulagement. Pouvoir leur dire la haine que nous avons pour certains. Tous ces moments inoubliables de notre enfance. Beaucoup ont disparu pour tout oublier. Je reviens souvent sur ce site avec les larmes aux yeux. Où sont mes copines et copains de classe ? Gosses bises à tous. Totor2

De Julien Amata le 21 septembre 2017 - Photo 03-14-040

Cempuisienne généreuse lors des Pentecôtes, toujours plein de bonbons. Un jour le "Cempuisien" a fait un appel à tous pour aller voir Henriette à l'hôpital de Villejuif dans ses derniers jours. Je suis allé lui porter des gâteaux. Avec une petite distribution autour d'elle. Elle ne m'a pas reconnu mais je lui ai chanté la "Cempuisienne", elle a souri et elle a chantonné un petit peu. Au moins 30 ans nous séparent. L'infirmière a dit "pour quelqu'un qui n'a pas de famille elle a de la visite trois fois par semaine". Je lui ai expliqué que nous étions une grande famille. Totor2

De Gérard Weber le 25 septembre 2017 - Photo 03-94-023

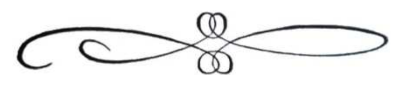
Je ne suis pas complètement sûr de moi, mais je crois bien qu'on nous appelait "moniteur". Je me souviens fort bien de l'épisode évoqué par Guy plus haut. Je me souviens également d'une scène de fou-rire (qui me laisse penser que nous pouvions être plusieurs moniteurs dans un même dortoir), scène de fou-rire qui nous avait fait très peur car nous ne savions plus arrêter le rire de la victime (ma mémoire a perdu son nom) qui, visiblement, souffrait de trop rire sans que nous puissions la calmer. Je n'ai jamais connu de cas semblable. Je pense que j'ai "sévi" l'année scolaire 60-61. En revanche, ce qui m'épate, c'est que M. Huet, alors surveillant général, a permis que je sois nommé moniteur alors que dire qu'il "m'avait dans le nez" est un euphémisme... Je crois me souvenir que les "moniteurs" bénéficiaient d'un box avec lumière individuelle qui leur permettait de veiller un peu le soir. C'est au cours de l'une de ces "veillées" qu'a eu lieu la scène du rire fou...

De Guy Hachour le 25 septembre 2017 - Photo 03-94-023

"Moniteur" c'est finalement pas mal ! L'épisode qu'évoque Gérard est relaté le 31 aout 2010, (là, un peu plus haut). 1960/1961 correspond aussi à mes souvenirs. En revanche, je ne suis pas certain que M Huet fut encore surveillant général (osons "Surgé"), car en 61/62 puis 62/63 il fut instituteur du FE1 puis du FE2 (les si mal nommées : Fin d'Etudes). Mais était-il Surgé à la rentrée 1960 ? Si oui, sans doute savait-il qu'il allait être nommé instit et était-il plus coulant avec les fortes têtes. Il fut plus accommodant en classe.

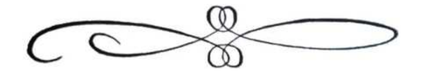
De Jean-Pierre Trémel le 2 octobre 2017 - Photo 03-94-23

Les aidants du pion étaient appelés moniteur, j'ai été moniteur avec Michel Gaudron chez les Benjamins dans les années 69/70.



Intermède

Pour la marche, le plus beau chapeau du monde ne vaut pas une bonne paire de chaussures.
(Pierre Dac)



Nos déjeuners cempuisiens de l'année 2017

Régine Maublanc, élève à l'OP de 1964 à 1968

"Plaisir" de se retrouver et "convivialité" sont les maîtres mots de nos déjeuners cempuisiens, même si nous nous posons bien légitimement la question de savoir combien de temps dureront encore nos rencontres…

Chacun sait que nos déjeuners de Pentecôte à Cempuis ne sont plus, suite à la fermeture du site de l'OP et à l'unique expérience un peu contraignante d'avoir eu à déplacer notre rencontre dans la salle des fêtes de Cempuis, mise à disposition par la commune, puisqu'elle n'a pas réuni autant de Cempuisiens, pour ne pas dire très peu, que lorsqu'elle était organisée sur deux jours. Le site de l'OP revêtait une ambiance particulière. Nous nous retrouvions sur les lieux de notre enfance le temps d'un week-end, pour la plupart d'entre nous, sans souci d'hébergement. Je pense surtout à nos amis de province ; c'est évidemment un grand regret car la majorité de ceux-là sont privés dorénavant de nos rencontres parisiennes. L'organisation de notre réunion de Pentecôte à l'OP leur permettait de faire le voyage sur deux jours, ce qui n'est plus possible aujourd'hui à moins d'engager une dépense disproportionnée.

Le déjeuner de Pentecôte a donc eu lieu cette année, pour la toute première fois, en région parisienne où nous nous sommes retrouvés évidemment moins nombreux qu'à l'OP.

Aussi, je craignais, après la fermeture du site, que nos repas parisiens ne s'essoufflent au fil des mois. Que nenni ! Nous sommes toujours une trentaine de fidèles (restons optimistes !) à nous réunir autour d'une bonne table où nous échangeons des heures durant, de notre enfance, de notre vie d'aujourd'hui, de nos joies comme de nos peines.

C'est également à chaque fois un immense bonheur de rencontrer ou de retrouver des Cempuisiens que nous n'avions pas revus depuis plusieurs années.

Nous nous quittons toujours avec la promesse de nous revoir bientôt et j'engage ceux qui n'ont pas encore osé franchir ce pas à pousser la porte -nul besoin de frapper, vous êtes ici chez vous !- pour partager ensemble ces beaux moments. Le temps passe, ils ne dureront pas…



Photo : Christiane Lagoutte-Boulay

Nous pensons également fortement à nos amis Cempuisiens qui par des contraintes familiales ou de santé n'ont pu se joindre à nous. Nous leur souhaitons courage et bon rétablissement.

Nos trois déjeuners se sont déroulés au restaurant de l'Hôtel Ibis (Gentilly) où une salle nous est réservée. Le repas, sous forme de buffet varié, est toujours bon et copieux.

Un grand merci à Danièle pour l'organisation toujours parfaite de nos rencontres.

Vous trouverez ci-dessous la liste des convives présents à chacun de nos déjeuners.

Le 22 janvier 2017 (22 convives) :

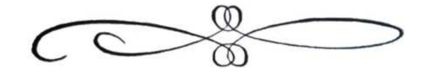
Viviane Barberi-Triquet
Bernard Triquet
Gisèle Bonin
René Fressinet
Gérard Arnoldy et Sylvana
Danièle Gareau
Ange Filoreau
Bernard Billy et Madame
Daniel et Mireille Aubertin
Régine Maublanc et Jean Yves
Joëlle Maublanc
Patricia Maublanc
Joscelyne Job
Françoise Hamelin
Monique Tao-Gareau
Philippe Lavacquerie et Evelyne
Luc Berra

Le 14 mai 2017 (26 convives) :

Viviane Barberi-Triquet
Bernard Triquet
Gisèle Bonin
René Fressinet
Gérard Arnoldy et Sylvana
Danièle Gareau
Ange Filoreau et Michelle
Christian Bard et Sonia
Jacques Koch
Régine Maublanc et Jean Yves
Joëlle Maublanc
Joscelyne Job
Françoise Hamelin
Chantal Hamelin
Monique Tao-Gareau
Sylvain Lansard
Jacques Trémel, Pierrette et 2 enfants
Philippe Lavacquerie et Evelyne

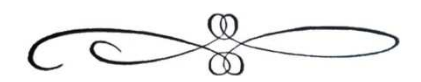
Le 22 octobre 2017 (30 convives) :

Viviane Barberi-Triquet
Bernard Triquet
Gisèle Bonin-Shih Yen Scheng
René Fressinet
Gérard Arnoldy et Sylvana
Danièle Gareau
Ange Filoreau et Michelle
Christiane Lagoutte-Boulay
Bernard Billy et Madame
Daniel et Mireille Aubertin
Régine Maublanc et Jean Yves
Joëlle Maublanc
Patricia Maublanc
Joscelyne Job
Monique Tao-Gareau
Pierre Kram
Sylvain Lansard
Jacques Trémel, Pierrette et 4 enfants
Philippe Lavacquerie et Evelyne



Intermède

J'ai parfois l'impression de vagabonder autour du monde dans le seul but d'accumuler le matériau de futures nostalgies. (Wikram Seth, écrivain indien)



17

Premier voyage à Cempuis

Bernard Triquet, élève à l'OP de 1950 à 1961

Cette photo été faite en 1950, à Grandvilliers chez le photographe G. Petit, le jour de notre entrée à l'Orphelinat Prévost (IDGP). Elle me refait penser à quelques bribes de cette journée dont je ne me rappelle pas la date exacte.



Ce jour là, je m'en souviens bien, nous marchions tous les trois dans la rue du Sergent Bobillot à Montreuil-sous-Bois, plus précisément devant le 27, où habitaient, depuis l'année 1941, ma mère, Solange et sa sœur Odette. Odette et Solange, chassées de chez elles par leurs parents, ont vécu ensemble. Puis Odette, notre tante, s'est mariée et est partie vivre dans la Meuse avec son mari…

Il faisait très beau. Je pense que c'était fin Août. Au bout de la rue, une place où une fête foraine battait son plein. J'étais tout émerveillé par tous ces manèges et cette musique, mais nous n'avions pas le temps de faire du manège. Notre temps était compté. Nous étions au début de l'après-midi…

Je me revois ensuite dans un train qui dégageait une très forte fumée noire. Des gens ouvrirent des fenêtres ce qui provoqua une entrée de fumée et des escarbilles qui me firent fermer les yeux… En fin d'après-midi, je me retrouvai dans le haut des escaliers qui mènent dans la cour, près du dortoir du "Nord-Sud", et là, j'entends ma mère me crier :

« Je reviendrai vous chercher ce soir ! ».

Je me revois aussi quelques années plus tard dans une classe. La maîtresse ou le maître d'école nous soumet une rédaction relatant un voyage que nous aurions fait. Feuille vierge pour moi, mais un autre élève a écrit : « Je suis monté dans le car et je me suis endormi jusqu'à la fin du voyage ».

Moralité : Pour moi Cempuis, c'était comme un car qui aurait dû me faire voyager et me faire rêver mais qui est resté en panne et qui m'a fait dormir 11 ans et demi sans que je me réveille… Sauf en récréation bien sûr, où je m'éclatais…

Pentecôte 2017

Guy Hachour, élève à l'OP de 1955 à 1963

L'absence des Anciens Cempuisiens à la Pentecôte 2017 à Cempuis, serait-elle l'une des prémices de la fin de notre Amicale ? Très probablement. Dans ce cas, il est urgent d'écrire - une dernière fois ? - pour le bulletin.

Chaque déplacement à Cempuis m'occasionna émotions, surprises, étonnements, interrogations. Surprise de revoir Untel, étonnement de ne plus y voir tel autre qui pourtant faisait habituellement le déplacement, interrogation avant de partir de mon domicile : serons-nous aussi nombreux que l'an passé ? Et enfin, émotions, à chaque instant. Émotions qu'il convient de dissimuler, ne pas trop en faire, demeurer avec le groupe, faire corps, à son corps défendant quelquefois. Mes premiers déplacements furent riches, incommensurablement. Riches des rencontres qui se firent, riches des ressentis, à la limite du soutenable en certaines occasions. C'est ainsi qu'on me reprocha à plusieurs reprises un départ anticipé, hâtif, il n'était que "précipité", ou le contraire va savoir !

Le fonctionnement - les traditions - des anciens se rendant à Cempuis m'a toujours déconcerté. L'objectif principal - plusieurs Anciens me l'ont confié - consiste à retrouver des camarades de "son époque", c'est un peu de la loterie ! Sachant qu'une cinquantaine (dans les bonnes années) d'Anciens font le déplacement et qu'environ cinq décennies d'Anciens sont présentes, la probabilité de croiser "un ancien de son année" est proche de zéro, tout au plus rencontrerons-nous quatre ou cinq camarades que nous avons croisés et qui ont deux ou trois ans de plus ou de moins que nous, avec un peu de chance *(Un coup de dés jamais n'abolira le hasard !).* Quoi qu'il en soit, chacun y trouve son compte, il y a toujours un Ancien que l'on connait ou dont on a entendu parler ou dont on a lu quelques lignes dans le bulletin, quand bien même plusieurs décennies nous sépareraient la rencontre est toujours chaleureuse.

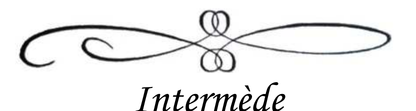
Pour ce qui me concerne, j'attache plus d'importance aux lieux qu'aux personnes (parvenu à soixante-huit ans, je peux désormais me permettre de me faire encore quelques inimitiés... fussent-elles cempuisiennes), je suis étonné que peu d'Anciens - aucun ? - partagent ce sentiment, cette préférence. Ah ! me promener dans le bois, me remémorer les odeurs, puis les sentir de nouveau, revoir ce gros et bel arbre qui, lui, n'a pas changé, à peine a-t-il vieilli, le toucher, ressentir sa force, force faite des milliers d'enfants qui gambadèrent autour de lui, écouter une fois encore le "croaaaa" des doux corbeaux (enfin, juste l'imaginer car de corbeaux, il n'y en a plus un !). Ah ! me poster à l'angle du bois, tout en haut, là où l'on aperçoit, au loin et par beau temps, Grandvilliers et sa promesse de "partir pour toujours", là où repose pour toujours notre ami Jean, y sentir un léger souffle de vent, la caresse d'un ami, y entendre le chant triste du bois m'enfonçant plus avant dans l'amertume de ce temps d'un monde à jamais perdu. Ce sont ces émotions que je venais chercher à Cempuis, à l'O.P. En rentrant, la force acquise au cours de cette journée me procurait une énergie prodigieuse (au sens littéral du terme, c'est-à-dire "magique"). Outre cette énergie, un sentiment m'habitait, sentiment ou sensation de puissance, sérénité, certitude d'être parvenu à dépasser ou vaincre un handicap "infantile", d'avoir fait de ce handicap une force. Retrouver une confiance en soi absolue.

En 1999, j'ai rencontré à Cempuis un étrange garçon. Discret - pas timide - peu bavard. Après les cérémonies dans la cour d'honneur puis au caveau, je le vis s'éloigner du groupe et partir à travers le bois, seul, d'un pas léger, aérien, je crois même l'avoir vu voler. Je le revis peu après au déjeuner. Ses yeux virevoltaient, dévorant chacun de nous, interrogatifs, malicieux, bienveillants. J'interrogeai mes voisins de table, nul ne le connaissait. Alors que j'avais décidé

d'aller à la source en m'enquérant auprès de lui, je vis qu'il avait disparu ! Était-ce un songe, un Ancien revenu de l'au-delà ? Les Anciens que j'interrogeai n'avaient même pas remarqué sa présence, alors son absence...

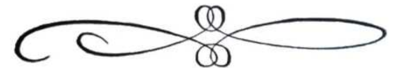
La lecture du bulletin n° 215, plus particulièrement l'article "un fantôme à l'O.P." me sembla m'apporter un début de piste. "Mon" Ancien et Charles Deba ne seraient-ils pas la même personne ? Comme Gérard m'y incitait, j'ai effectué quelques recherches dans les nombreux documents dont je dispose sur l'O.P. Aucun des deux noms cités dans l'histoire n'apparaît, où que ce soit ! Cela pourrait-il être un fantôme, un revenant sous pseudonyme ? Cela me fait penser à un film de Bryan Singer, "Usual Suspects", film dans lequel il est question d'un personnage que l'on ne voit jamais : Keyser Söze ; personnage imaginaire ? Nul ne le sait, mais tous le craignent et le respectent. Nous, Cempuisiens, ne craignons personne et respectons tout le monde. Considérons donc que Charles et Michel, "mon" Ancien, sont des êtres insaisissables, mythiques.

S'il s'agit de mon dernier témoignage, du dernier bulletin, il me faut citer nos amis, mes amis disparus avec lesquels je travaillais au Comité et sans lesquels rien n'aurait pu se faire : Bernard Noël, Irénée Conjat, Jean Saïdi, Marcel Vigneron, Roger Grappey, et aussi René Prosper, la gloire pour eux, le souvenir pour nous. *Le 28 juin 2017*



Intermède

S'il fallait tolérer aux autres ce que l'on se permet à soi-même, la vie ne serait plus tenable.
(Georges Courteline)



Fantôme à l'OP

Michel Duranguet, fantôme à l'OP de 1882 à 1988

Un fantôme n'a pas d'âge, il fréquente toutes les époques. S'il répugne à manifester une existence physique auprès des "palpables"[7], les pages du Cempuisien lui offrent l'opportunité de dévoiler une partie de son "vécu", si je peux m'exprimer ainsi…

Charles Deba[8] s'est donné l'occasion de citer mon nom dans le CPS 215. Les fantômes se nourrissent des idées des palpables qu'ils côtoient. Les palpables peuvent nous traverser sans nous voir alors que nous devons les contourner sous peine d'être capturés et contraints de vivre, un temps, prisonniers de leur corps. Lorsque l'un de nous se laisse prendre, volontairement ou non, le palpable devient sujet à des comportements inattendus, influencé sans le savoir par notre présence.

[7] C'est le terme que nous utilisons entre nous.

[8] Gérard Weber s'est, à l'époque, étonné de n'avoir aucun souvenir de Charles Deba censé pourtant être sorti la même année que lui, 1961 (cf. CPS 215 page 21). Peu surprenant en vérité : Charles, fantôme également, n'a pas laissé d'autres souvenirs que ceux qu'il a inventés ou mis dans la tête de ses "hôtes"…

L'un de nos jeux préférés, le transfert d'idées, consiste à faire passer une idée d'un palpable à l'autre sans qu'aucune manifestation extérieure n'apparaisse chez aucun des deux, provoquant ainsi en eux la délicieuse impression d'avoir la même idée au même moment.

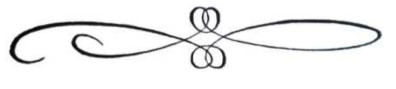
Nous pouvons également imprimer dans l'esprit de notre hôte ce que nous nommons entre nous, une idée "long terme", pour la différencier de l'idée fixe. Une idée que l'hôte gardera, dormante ou non, en tête toute sa vie. Nous pouvons même nous rendre "visibles", uniquement toutefois aux yeux de notre hôte, en imprimant notre image dans son cerveau. C'est ainsi que Guy Hachour, a "vu" mon ami Charles, qui s'était laissé capturer et emprisonner avec un projet précis, celui d'introduire dans le cerveau de Guy l'idée "long terme" qu'il lui revenait la tâche de veiller à la pérennité de l'Association des Anciens Elèves de l'OP quels que soient les évènements à venir.

Charles ne pouvait prévoir à l'époque (Internet n'existait pas encore) que Guy créerait la Galerie Photos, mais il avait détecté que son imagination saurait utiliser au mieux les outils technologiques qui ne manqueraient pas d'être développés dans le futur. L'informatique balbutiait alors mais l'imminence de son formidable essor était déjà bien connue des fantômes. Plusieurs de nos congénères travaillaient depuis longtemps auprès des scientifiques à qui ils inoculaient les intuitions et les idées les plus folles empruntées aux cerveaux de leurs collègues. C'est ainsi qu'est né l'Internet et sa formidable capacité à mettre en commun les connaissances. Bien sûr, nous, les fantômes, portions un jugement de valeur sur les idées transmises et nous choisissions nos cibles sur des critères éthiques alors que l'Internet est quelque peu aveugle et déshumanisé, j'allais écrire "défantômisé"…

L'histoire a largement donné raison à Charles tant pour la Galerie Photos que pour la refonte du CPS qui, aujourd'hui encore, garde l'empreinte de Guy.

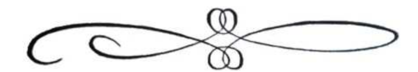
Charles, dans un article adressé au Cempuisien, non content de se faire passer pour un palpable, ancien de l'OP de surcroît, a raconté une rocambolesque histoire à mon sujet. Cette histoire m'a amusée. Est-elle vraie ? Vous savez, la vérité chez les fantômes !…

Je donne toute latitude à Régine pour corriger et modifier mon texte. Et si au cours de sa lecture lui vient une fulgurante intuition elle saura que je ne suis pas loin d'elle. Michel[9]



Intermède

Théorème : Si l'arrière est plus à droite que l'après, alors l'avant a lieu plus tôt que le dessus. (GW)



[9] Michel, je crains que ma page ne reste vide car à la "vue" des fantômes mes idées se figent… Cependant, chers fantômes, j'espère encore vous lire… (Régine)

21

L'OP dans les années 50 et le monde aujourd'hui

Cempuisien n° 137, élève à l'OP de 1947 à 1958

"Le Cempuisien a généralement connu une enfance difficile sinon malheureuse. Comment mesurez-vous aujourd'hui, ces difficultés, ce malheur, à l'aune de notre époque ?"

Cette question proposée comme thème de réflexion par Gérard a installé en moi un sentiment curieux : je ne connais pas tellement d'enfances… La mienne ?... Un peu. Celle de mes proches copains à l'OP ?... Un peu moins. Celle de mes frères et sœurs ?... Pas du tout. Alors l'enfance des habitants du monde !…

Pourtant est ancrée en moi l'idée qu'un enfant ne choisit ni ses parents ni l'endroit de sa naissance et que son sort est bien plus dans les mains de la société qui l'entoure que dans celles de ses parents.

J'essaie d'imaginer, sans y parvenir, la vie quotidienne d'un gamin de 10 ou 12 ans en Syrie aujourd'hui… A l'OP, je n'avais pas peur. Bien sûr, je pouvais écoper de punitions injustes (au moins de mon point de vue) ou recevoir des coups plus ou moins mérités, mais cela n'entraînait pas la peur, cette peur qui accompagne certains gamins dans le monde, du réveil à l'endormissement. Cette peur qui ne les laisse tranquilles que pendant leur sommeil… quand ils ne font pas de cauchemars…

Nous ne mangions pas toujours comme nous l'aurions aimé, mais nous mangions trois fois par jour, quatre même si l'on veut bien compter le goûter, le "quatre heures", moment où nous étaient distribués un morceau de pain et une barre de chocolat et même, durant une courte période, le verre de lait offert par le Président Pierre Mendès France.

Je n'ai pas connu la guerre, ni celle de 14-18, la "Grande", ni celle de 39-45, la "Seconde" dont le nom suppose qu'il n'en existera pas de troisième, ni les petites, les guerres "régionales", qui parsèment, depuis, la planète sans discontinuer. Mes lectures me laissent imaginer ce qu'ont pu vivre les hommes, les femmes et les enfants qui avaient le malheur d'habiter les zones de combat. Un sommet a été atteint avec le Rwanda[10] qui a éclairé d'un jour nouveau l'hypocrisie du *"On ne savait pas"* de la seconde guerre mondiale.

Je me souviens des bagarres entre pensionnaires (j'ai reçu bien plus de coups de la part des autres élèves que de celle des pions ou des enseignants. Mon tempérament bagarreur a fait que j'en ai donné pas mal aussi…). Nous n'avions pas peur, nous étions entraînés à recevoir, en sachant que tous les coups n'étaient pas permis et qu'accepter la défaite, se soumettre, arrêtait à coup sûr la correction. La brutalité gratuite, sans objet, existait certes mais restait à l'intérieur de limites codifiées. Si j'osais, je parlerais d'une brutalité raisonnable… En parcourant les commentaires de la Galerie Photos, j'ai noté que seule la brutalité des pions est soulignée, souvent dans des termes amers sinon haineux. Celle des élèves, en particulier des plus grands envers les plus petits n'a pas laissé de traces, en tout cas pas de traces écrites[11]. Enfin, j'ai cru relever que tous les faits rapportés sont postérieurs à ma sortie, après 1958 donc…

[10] La lecture des trois livres de Jean Hatzfeld consacrés au sujet reste recommandée, même si elle est difficile : Dans le nu de la vie (oct. 2000), Une saison de machettes (sept. 2003), La stratégie des antilopes (août 2007). Ces trois livres sont édités par le Seuil dans la collection Fiction & Cie.

[11] J'ai l'impression de lire le témoignage d'un pion ! *« Cempuisien, cesse de te plaindre ; les pions étaient des gentils, c'étaient les enfants les méchants ! »* (Régine)

Nos nuits étaient sereines, nous savions en nous couchant que, le lendemain, dès la sonnerie de la cloche, commencerait un autre jour plus ou moins semblable à celui qui s'achevait.

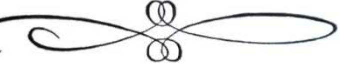
L'absence de parents marquait cruellement certains d'entre nous alors qu'elle pouvait être ressentie comme un bienfait, une délivrance, pour d'autres. Les fratries étaient nombreuses et rien n'empêchait les frères et sœurs de se voir aussi souvent qu'ils le souhaitaient. A quelques exceptions près, ils et elles se voyaient peu…

La mixité était un bienfait. Elle mériterait, à elle seule, un long développement. En surfant sur la Galerie, je "lis" encore sur les photos de groupe, l'aisance de comportement entre garçons et filles. Dans ces années-là, c'était une chance inouïe.

Nous n'étions soumis à aucune contrainte de pratique religieuse. Nous pouvions croire ou non en un ou plusieurs dieux. Il nous était offert de nous rendre aux leçons de catéchisme et d'assister à la messe du dimanche, mais aucun d'entre nous ne se sentait obligé de simuler la croyance…

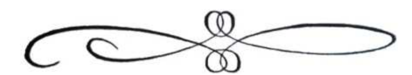
Bon sang !... Vous allez croire que j'étais heureux à l'OP !... Je ne cite que des points positifs…

J'ai un jour répondu à mon épouse qui se plaignait amèrement du mauvais temps qui sévissait depuis déjà une longue semaine[12] : *"Tu as raison, ce n'est pas juste, en Syrie ils ont du soleil tous les jours…"*



Intermède

Lire, c'est penser avec la tête d'un autre. (Arthur Schopenhauer)



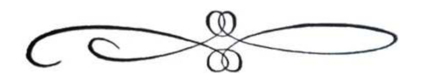
[12] *« Je me suis plaint de ne pas avoir de souliers jusqu'au jour où j'ai rencontré quelqu'un qui n'avait pas de pieds ».*
Oui, il y a toujours pire que soi. Chaque jour nous rappelle la vie de ces pauvres enfants qui subissent la maltraitance, la faim, le froid, la guerre, la terreur –en Syrie ou ailleurs- et il est insoutenable que cela existe toujours et encore. Effectivement, ces "électrochocs" quotidiens aident parfois à relativiser nos soucis, voire à surmonter nos peines, mais faut-il pour autant taire nos douloureux souvenirs face à ces malheureux enfants qui connaissent une vie bien plus à plaindre que celle que nous avons vécue ? Les douleurs de l'enfance, quelles qu'elles soient, sont indélébiles et ce ne sont pas celles des plus malheureux qui les effaceront. En parler, sans misérabilisme, avec colère parfois, avec pudeur aussi, fait du bien, surtout lorsque ces souvenirs sont longtemps restés enfouis. Cela ne nous fait pas oublier qu'il y a pire que soi… Je comprends ce que ressent le Cempuisien, mais cela ne doit pas non plus nous interdire d'exprimer notre humeur ou nos émotions, aussi confortable que puisse être notre vie aujourd'hui. Alors, Cher Cempuisien, permettez donc à votre épouse de râler de temps en temps sur une mauvaise météo comme vous râlez sur un clou lorsque vous le plantez de travers. (Régine)

A propos des archives de l'OP

GW

Le témoignage d'Alain Fourrier qui vous est donné à lire dans les pages suivantes, montre que si certains dossiers sont décevants par leur contenu insignifiant, d'autres provoquent une surprise sinon un choc lors de leur consultation.

Avant de lire le texte d'Alain, je vous propose de relire celui que Guy avait publié dans le CPS n° 208 en 2008 sous le titre "Un destin détourné".



Un destin détourné

Guy Hachour, élève à l'OP de1955 à 1963

Lorsque je suis allé aux archives de Paris consulter mon dossier, il s'est produit un petit incident dont j'ai envie de vous parler.

La veille de mon passage j'avais téléphoné afin de savoir si mon dossier avait bien été rapatrié de Villemoisson. Formalités faciles et rapides. À l'étage supérieur on me donne la caisse contenant mon dossier. Il se trouve au milieu d'une cinquantaine d'autres. Impossible de l'en extirper tant les dossiers sont compacts. Je suis contraint d'en retirer 5 ou 6 à la fois tant ils sont serrés. J'ôte mon dossier et m'apprête à remettre les autres en place lorsqu'un document s'échappe de l'un d'entre eux. Il s'agit d'une carte postale représentant un paysage montagneux. Je la ramasse. Mais dans quel dossier la remettre ? Obligé de la lire !

Elle était adressée à une jeune fille de l'OP, appelons-la Mlle Léa (j'ai ensuite recherché son année de naissance à partir des documents que je possède). En substance il était écrit ceci : « Ma chère Léa. Te souviens-tu de ces belles journées passées ensemble cet été à Gourette ? Nous y avons vécu de beaux instants de bonheur. J'espère que tu me répondras. Je pense à toi tendrement. André »

Léa, André et Gourette sont des noms imaginés pour la circonstance. Banal me direz-vous ? C'est aussi ce que je me suis immédiatement dit. Et puis au bout de cinq secondes : « Mais que fait cette carte dans un dossier ? Pourquoi n'a-t-elle pas été remise à sa destinataire ? »

Comme vous, j'ai vite compris et en suis resté pantois ! La censure ! L'horrible ogresse qui dévore ce qui lui déplaît, avait fait son œuvre, sa "mauvaise œuvre" pourrais-je dire.

À l'OP tous nos courriers étaient ouverts et remis, ou non, après avoir été lus – oui, rappelez-le-vous. Par qui ? Qui pouvait accepter d'assumer une tâche aussi dégueulasse ? Les courriers expédiés devaient être soumis à la même indiscrétion.

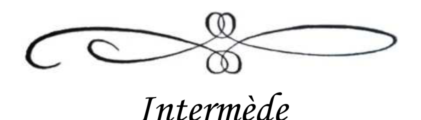
Toujours est-il que cette idylle naissante d'adolescents a été brisée (brisée dans son sens le plus brutal) par un… j'ai du mal à trouver un nom assez fort pour qualifier l'abjection du personnage, alors disons "individu" dans son acception la plus péjorative. Donc, idylle brisée par un triste individu.

Mettons-nous un instant à la place de Léa et André : Sans réponse André pense que Léa l'a oublié. Sans nouvelles d'André, Léa pense que celui-ci n'éprouvait pas pour elle les beaux sentiments qu'elle lui prêtait. Quel aurait été leur destin si ce bonheur naissant ne leur avait été volé ?

L'un et l'autre ont dû se ronger le cœur après que le temps de leurs amours se fut arrêté bien malgré eux ce jour-là, simplement parce que d'autres en avaient décidé ainsi. Eux que physiquement la vie séparait, ont été séparés à tout jamais par les hommes. Quelle injustice !

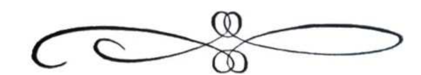
J'ai senti monter la rage ; j'en pleurerais, tellement cette carte, anodine en soi, est lourde de significations sur ce que fut notre passage à l'OP. Je me suis ensuite discrètement renseigné. Léa n'était pas adhérente de l'Association, personne ne sait ce qu'elle est devenue, ce que fut sa vie après l'OP. Un ancien m'a dit l'avoir rencontrée, une fois, lors d'un bal organisé par l'Association. Elle avait alors une trentaine d'années et n'était pas mariée.

Ce modeste papier pour attirer votre attention sur cet aspect si peu traité dans nos colonnes "l'absence de considération pour l'enfant, le manque de respect pour son intimité à l'OP".



Intermède

Les gens intelligents s'adaptent à la nature, les imbéciles cherchent à adapter à eux la nature, c'est pourquoi ce qu'on appelle le progrès est l'œuvre des imbéciles. (George Bernard Shaw)



Une vérité cachée… aux Cempuisiens

Alain Fourrier, élève à l'OP de 1946 à 1960

Il est temps aujourd'hui de vous révéler mon histoire dont j'ai ignoré le contenu jusqu'en juin 2007, date à laquelle j'ai demandé, enfin, mon dossier aux Archives de Paris, boulevard Sérurier dans le 19e arrondissement.

Au cours d'une conversation avec Roger Le Blévec, lors d'un repas d'automne à Gentilly, je lui fais part que je suis le seul à ne pas avoir eu un numéro d'attribution pour demander mon dossier concernant mes 14 années passées à Cempuis. A l'époque, Guy Hachour a fourni une liste de tous les Cempuisiens avec leur numéro d'attribution respectif. Moi, Alain Fourrier je ne figure pas sur la liste ! Pour quelle raison ? Personne ne sait !… D'ailleurs, Guy reparle de cette liste dans le n° 216 (page 20). J'abandonne et je me dis que c'est peut-être mieux ainsi.

Roger Le Blévec me répond que je devrais quand même approfondir et me donne l'adresse. J'écris et une dizaine de jours plus tard, une femme me téléphone pour me dire qu'elle a retrouvé mon dossier après plusieurs jours, grâce à sa ténacité et son entêtement. Elle a fait les cartons un par un et a retrouvé mon dossier pris dans un autre au fond d'un carton. Elle m'indique qu'il s'agit d'un dossier volumineux qui comporte plus de 100 pages et que si je le désire, elle peut m'adresser une copie qui me coûtera une quarantaine d'euros. J'accepte,… et je reçois le paquet.

Mais la découverte est amère, j'ai mis plusieurs années à la digérer même si je me doutais de certains faits. Après 10 ans d'attente et d'hésitation je décide de porter le contenu de mon dossier à la connaissance des Cempuisiens et Cempuisiennes.

Un tiers des 140 pages de mon dossier est consacré à mon suivi médical. Il faut savoir que je suis né d'une mère tuberculeuse décédée à l'âge de 23 ans, un peu plus d'un an après ma naissance, sans avoir jamais revu son enfant. Je suis né de père inconnu. Pas de grands-parents

et une famille presque inexistante, décimée par la tuberculose. Le reste du dossier est constitué, pour l'essentiel, de courriers manuscrits, rédigés de la main des Directeurs de l'Orphelinat Gabriel Prévost : M. Contini les premières années puis M. Grenouillet.

Les lettres sont toujours adressées à deux personnes, à savoir, en premier mon "tuteur", Maurice Fourrier résidant à Paris, le frère aîné de ma mère, j'ai dû le voir 2 fois dans ma vie, et en second une "marraine" Mathilde Barenton, étrangère à ma famille, qui s'occupe de moi de temps en temps. C'est d'ailleurs elle, qui m'a placé à Cempuis à l'âge de 5 ans et demi. Elle me le répète souvent, elle ne voulait pas que je sois adopté. Elle habite aussi Paris. Mais qui est-elle vis-à-vis de ma mère ? Une amie ? Ma mère est née en 1918, elle en 1900.

Toute la correspondance des Directeurs successifs, entretenue avec mon tuteur et ma marraine vont m'apprendre au fur et à mesure de la lecture, des secrets que j'ignorais jusqu'à maintenant. Ma mère a fait promettre, par écrit, à sa meilleure amie de s'occuper de moi après sa mort. La lettre signée figure dans mon dossier. Ma marraine va assumer… mais à quel prix ! Je vais lui coûter beaucoup d'argent… Le placement n'est pas entièrement gratuit pour moi, bien qu'une partie, j'imagine, reste quand même à la charge du département de la Seine ou de tout autre organisme.

… Et je continue à lire les nombreux courriers… Il reste bien sûr les vacances scolaires, Noël et Pâques. Que va-t-on faire du "petit Alain" comme il est stipulé dans le courrier ? Alors, chaque fois, le Directeur prend sa plus belle plume et demande au tuteur et à la marraine qui va me prendre ? La réponse est toujours "non" de la part de mon tuteur, quant à ma marraine, elle accepte de temps en temps de m'héberger chez elle. Dès la réponse positive, le Directeur refait un nouveau courrier pour écrire : « vous avez accepté de prendre le petit Alain, il vous en coûtera le billet de train aller-retour, veuillez me faire parvenir le montant correspondant rapidement ». Ça s'échelonnera de 120 F à partir de 1946 pour finir à 650 F dans les années 1956. Tout est dans mon dossier, les lettres y sont en nombre impressionnant. Il faut se remettre dans le contexte de l'époque : pas de téléphone, le seul moyen pour correspondre avec les familles c'était le courrier. Le Directeur s'y prenait suffisamment tôt et il y avait aussi des lettres de réclamation pour retard de paiement !

… Et je ne suis pas au bout des découvertes, j'ai encore beaucoup de lettres à parcourir… Vers l'âge de 15 ans, ma marraine refuse de me prendre, prétextant que je suis trop dur ! En mars 1952, elle fait parvenir un mandat d'un montant de 5 000 F à l'Association des Anciens Elèves de l'Institution pour n'avoir pas pu se rendre à la Fête de la Pentecôte. Elle écrit : « Je vous fais ce don parce que j'ai mon petit filleul Alain Fourrier à Cempuis ». Le chèque est remis à M. Marande. Elle m'envoyait aussi des colis, à Noël et à Pâques ? Je n'en ai aucun souvenir. L'OP ne m'a jamais donné une friandise venant de ma marraine. Je m'en serais rappelé. En revanche, ma Marraine ne viendra jamais me voir à Cempuis durant mes 14 années de présence. C'est très dur pour moi le jour de la venue des familles, une fois par mois. Je suis très malheureux, je m'isole souvent dans le bois !

Quant à mon tuteur, il paie aussi pour moi, le placement en nourrice jusqu'à Cempuis… et lorsque les Allocations Familiales apparaissent en 1947, il ne dit rien au Directeur de Cempuis et les garde pour lui. Ma marraine découvre la "supercherie" en 1951 et en informe l'Assistante Sociale qui va lui faire rendre la totalité à l'orphelinat de Cempuis, par l'intermédiaire de l'économe Monsieur Bailly, soit 104 820 Francs. Il s'exécutera de la totalité en plusieurs versements. Tout est dans mon dossier, noir sur blanc…

Et pour clore la boucle, j'apprends que, pour l'année supplémentaire que j'ai effectuée à Cempuis afin de repasser mon CAP d'ajusteur, ma marraine a payé 5 000 F en février 1960…

Bernadette, mon épouse, commençait à travailler à cette époque et gagnait 380 Frs par mois. Une somme énorme, plus d'un an de salaire ! Plus tard, ma marraine adressera un livret de Caisse d'Epargne Postale à mon nom au Directeur de Cempuis, Monsieur Grenouillet, à charge pour lui de me le remettre à ma majorité. Ce qu'il a fait après l'armée, en 1962.

Ma marraine a cessé de s'occuper de moi après ma réussite au CAP. Elle a fait promettre à Monsieur Grenouillet de ne jamais me communiquer son adresse, ce qu'il a respecté. Après la découverte de mon dossier en 2007, je comprends sa demande. Je lui ai coûté très cher. Elle a peut-être eu peur de me récupérer chez elle après ma sortie de l'OP, d'où mon départ immédiat pour l'Armée, avec devancement d'appel. Plus tard, j'ai reçu un courrier d'elle, me demandant de l'oublier : « j'étais maintenant un grand garçon et je devais me débrouiller tout seul ». Je n'ai jamais compris sa demande. Je l'ai recherchée toute ma vie, en vain. Je savais qu'il y avait une raison, mais laquelle ? J'ai eu la réponse dans mon "dossier".

Aujourd'hui mon seul regret, c'est de ne lui avoir jamais dit Merci. En quelque sorte, une partie de ma petite enfance m'a été occultée. J'en veux aux intéressés qui non pas jugé utile de me dire la vérité sur ma situation, aussi bien du côté de l'administration de l'Orphelinat Gabriel Prévost que de ma Marraine. Il y a eu un manque de dialogue. Nous étions ignorants, insouciants, mis à l'écart de la Société… Un parcours d'adolescents dans le vide… J'étais en droit de savoir ! A 18 ans, je pouvais comprendre. C'est dommage et regrettable… Le passé reste le passé !

Ma Marraine était quand même une femme très mystérieuse, une demoiselle, je ne connaissais rien de sa vie, travaillait-elle ? Dans quel métier ? Elle donnait l'air d'être très aisée. Elle était très sévère avec moi, mais je n'étais pas malheureux. A Noël, nous allions à la messe de minuit à la Cathédrale Notre-Dame de Paris, elle était très pieuse. Nous partions ensuite dîner dans un grand restaurant, par exemple Le Wepler sur les Champs-Elysées, disparu depuis. Ce n'était pas tous les ans, mais j'ai le souvenir de bons Noëls et aussi des vacances de Pâques. Plusieurs fois, je suis allé à Lourdes avec elle, je devais prendre un bain car je toussais souvent et j'avais séjourné un an dans un préventorium.

En revanche, aucune révélation sur la vie de ma maman, elle me disait juste « elle t'aime ». Je ne savais même pas où elle était enterrée. Je l'ai su par mon fils Christophe, qui a fait, à son tour, des recherches dans les années 2000, j'avais plus de 60 ans ! Quel gâchis ! Comment ma "Marraine" a-t-elle pu finir sa vie en m'oubliant ?... Moi, j'en aurais été incapable ! Dans sa dernière lettre en 1960, elle me disait qu'elle quittait Paris pour retourner dans sa Bretagne natale. Mon fils a retrouvé une trace d'une Mathilde Barenton, sans preuve que ce soit bien elle, décédée dans un couvent à Belle-Ile dans le Morbihan, il a été en contact téléphonique avec une sœur du couvent qui lui a dit que cette personne était arrivée assez âgée. La règle du couvent est de ne demander aucun renseignement sur le passé de la personne, ni la raison qui l'a conduite à vouloir finir ses jours au couvent. Cela pourrait concorder avec ma marraine, croyante et pratiquante.

En conclusion, j'ai le sentiment que l'Institution Gabriel Prévost a énormément sollicité ma marraine. Est-ce normal ? Est-ce que tous les parents payaient aussi ? J'aimerais quand même savoir si d'autres Cempuisiennes ou Cempuisiens ont été dans la même situation ?

Pour terminer, j'espère ne pas vous avoir trop ennuyés avec mon récit, il est assez surprenant et triste, mais mérite quand même d'être mis au jour avant la disparition du Bulletin de liaison des anciennes et anciens élèves de l'Orphelinat Gabriel Prévost. Janvier 2017

Contrepoint au récit d'Alain

Régine Maublanc, élève à l'OP de 1964 à 1968

La fonction de correctrice que j'exerce au sein de la rédaction du CPS me donne le privilège de lire vos textes avant même qu'ils ne soient imprimés. Celui d'Alain m'a émue au point que je souhaite le commenter.

« Même s'il n'y en a qu'un, il mérite amplement d'être publié dans un bulletin ! » a dit Gérard dans son éditorial. C'est assez poignant de lire la tristesse dont le témoignage d'Alain est empreint.

Mon avis est que, scellée par une promesse faite à la maman d'Alain, cette "marraine" -parce que très croyante- a eu le pieux "devoir forcé" de subvenir matériellement à l'éducation de l'enfant, sans envie de le voir ou de lui donner affection. Quelle froideur de la part de cette femme ! Elle devait avoir bien des choses à se faire pardonner pour vivre recluse dans un couvent. Je note qu'elle s'est donné bonne conscience en prétextant qu'elle n'avait pas voulu le faire adopter. N'aurait-il pas été plus heureux chez des parents adoptifs aimants ?

Cette réflexion sur les sommes importantes versées à l'OP m'a rappelé ce que m'ont dit un jour mes parents : M. Grenouillet, qui appréciait que mes parents nous rendent visite chaque mois ce qui était loin d'être le cas de la majorité des enfants, leur avait confié qu'il était assez intransigeant avec les parents qui "délaissaient" leurs enfants et plus encore envers ceux qui, issus pour certains de la bourgeoisie, abandonnaient leur enfant à Cempuis. Ceux-là, peu nombreux heureusement, profitant de leurs relations pour placer leur enfant à moindre coût auprès de "l'assistance publique", M. Grenouillet entendait bien leur faire payer le "prix fort" de l'abandon. J'ai donc compris qu'il leur demandait des dons.

C'est peut-être grâce à cet argent que nous avions un petit pécule au moment des kermesses ? (je me souviens que tous les pensionnaires recevaient quelques francs ; chez les moyennes, j'avais 3 francs en 67/68). Peut-être suis-je bien naïve…

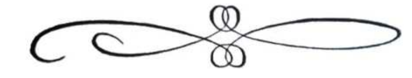
En fait, je ne sais comment M. Grenouillet (ou ses prédécesseurs) utilisait cet argent –sans doute a-t-il servi à quelques modernisations des lieux- mais ce qui est sûr, c'est qu'il n'était pas reversé à des enfants comme Alain qui en aurait eu tant besoin à sa sortie de l'OP.

C'est en tout cas une histoire bien triste. Je me demande si Alain en a parlé à Guy ? Car je me souviens que Guy avait mis en garde les Cempuisiens sur l'effet "dévastateur" que pourrait avoir la découverte du contenu de ces fameuses "caisses".

Cela m'avait refroidie et je n'ai personnellement pas encore fait cette démarche. Aujourd'hui, je comprends mieux le sens de son propos maintenant qu'Alain parle de sa triste expérience.

Intermède

Jamais le soleil ne voit l'ombre. (Leonard de Vinci)



Faut-il consulter ses archives ?

Jacques Trémel, élève à l'OP de 1963 à 1971

Il y a 2 ans, en octobre 2015, j'ai participé pour la première fois au repas annuel des Cempuisiens. Etant d'un naturel timide, il m'a été difficile d'aller vers les anciens de Cempuis, peut-être en raison d'une peur injustifiée de la rencontre. Je pense que d'autres ressentent ce sentiment. Ceci explique peut-être pourquoi il y a peu de monde aux repas.

Aujourd'hui, je suis très heureux à chaque fois que je revois des anciens de l'OP. Au repas du 22 octobre 2017, j'ai conversé avec Régine M. que j'apprécie beaucoup. Elle m'a incité à partager mon expérience dans le bulletin des Cempuisiens. J'apprécie la vitalité avec laquelle Régine, Guy, Christiane, Danièle, René et Gérard s'en occupent. J'aurais voulu participer à la galerie des photos mais malheureusement je n'en possède aucune datant de cette époque de ma vie. J'en suis désolé.

Pour être honnête, je possède très peu de choses de mon enfance. Pour y remédier, j'ai décidé de consulter mon dossier de l'OP[13]. J'en profite pour remercier Guy Hachour pour avoir mis à disposition la procédure à suivre. Pour ma part, j'ai fait venir mon dossier archivé à Villemoisson-sur-Orge (où sont entreposés les dossiers des élèves de l'OP) aux Archives de Paris, Portes des Lilas, en vue de consultation.

J'étais avide de découvrir les documents me concernant même si je ne savais pas exactement à quoi m'attendre. J'ai découvert des feuilles jaunies par le temps, des trombones et des épingles rouillés. Après toutes ces années, je constate la fragilité des documents (à manier avec délicatesse). J'allais enfin connaître le contenu de mon dossier. Il comprenait des bulletins de notes, des annotations de professeurs, des avis de psychologues, de psychiatres, l'autorisation de ma mère pour me prendre en vacances (3 jours)... Une drôle d'impression de voir cette lettre.

La consultation de mon dossier m'a permis de mieux connaître l'enfant que j'étais. En 1961 une première évaluation des psychiatres de Denfert-Rochereau me décrit comme un enfant querelleur, instable et nerveux. L'entrée à l'OP m'est donc refusée. Quelques années plus tard, en 1963, à la suite de ma demande pour rejoindre mes frères et sœurs à l'OP, une deuxième évaluation est réalisée. Cette fois-ci, selon les médecins je suis devenu très attachant, gentil et coopérant... Ce changement m'a permis d'intégrer Cempuis où, malheureusement, ne restaient que Martine et Jean-Pierre ; Jacqueline et Gérard, mes aînés, avaient déjà quitté l'établissement.

A la lecture de mon dossier, je m'aperçois que les dates mentionnées (entrée à l'OP, présentation, etc.) ne correspondent pas à mes souvenirs. Ces dates sont erronées dans ma mémoire. Ainsi je suis entré en février 1963. Pour sortir en septembre 1971.

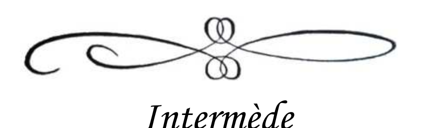
À mon retour chez moi, il me tenait à cœur de partager ce que j'avais appris avec ma femme et mes enfants.

Après ce que l'on a vécu, il est difficile d'avoir l'esprit de famille. On ne choisit pas son

[13] J'ai opté pour la consultation directe aux archives de Paris (la deuxième option offerte est l'envoi de la copie intégrale). J'ai pu voir les documents et les photographier. J'ai pensé que je n'avais pas le droit de les emmener, étant donné que c'étaient les originaux.

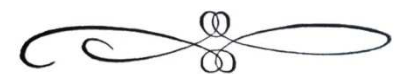
enfance, mais on peut choisir son avenir d'adulte. Sans doute en raison de ma propre histoire, il y a 20 ans j'ai choisi d'accompagner ma femme dans son métier d'assistante familiale. Avec nos quatre enfants, nous sommes devenus famille d'accueil pour des enfants retirés à leurs parents par l'ASE (Aide Sociale à l'Enfance). Nous tentons de leur apporter un cadre familial stable, au moins le temps de leur présence au sein de notre famille. La famille d'accueil est la solution la plus adaptée pour les enfants dont les parents sont défaillants. L'éducation et l'affection que l'on donne à ces enfants leur apportent une possibilité supplémentaire de réussir dans la vie.

Quoi que l'on dise ou que l'on en pense, je continue à croire que l'OP a été pour nombre d'entre nous une chance pour démarrer dans la vie. Je comprends que certains Cempuisiens appréhendent la consultation de leur dossier. Il faut être prêt à se confronter à son passé. Personnellement, je suis heureux d'avoir fait cette démarche et j'espère que le partage de mon expérience aidera certains Cempuisiens.



Intermède

Etudier sans agir c'est comme labourer sans semer. (Chalon dans la rue)



Quand l'unanimité n'est pas souhaitable

GW et la Rédaction

Comme dit dans "Glanerie Galerie", beaucoup de messages ont traité de la brutalité inadmissible des adultes vis-à-vis des enfants à l'OP, avec une concentration notable et une unanimité sur la personne de M. Hospital qui n'a trouvé, à ce jour, aucun défenseur.

J'ai peu eu affaire à lui personnellement et ne suis donc animé par aucun esprit de revanche ou de vengeance. Pourtant, j'ai pris l'envie de traiter ce sujet au travers de vos témoignages et de quelques souvenirs, à Mers plus qu'à Cempuis.

Le 23 février 2010, sur la photo 03-05-04bis qui ne comporte pas moins de 82 commentaires, Jacques Bard a posté un message dans lequel il brosse un portrait du personnage reproduit ci-dessous :

"Bonjour à tous ! Et bienvenue à Madeleine
Si tu lis le "Cempuisien", tu verras que je considère ton époux comme un malade mental et cela depuis bien longtemps... Je n'ai pas de souvenir de toi mais les Cempuisiens que je côtoie ont de bons souvenirs de ta personne et du boulot que tu faisais.
Pour ce qui concerne ton mari, je ne me souviens pas avoir rencontré un ancien ne le considérant pas comme fou dangereux dans sa période "surgé", je suis désolé de te dire ceci aussi brutalement mais j'espère que tu comprendras aujourd'hui ce que tu n'as pas su ou voulu voir à l'époque... Si ton époux avait la bonne idée de me (nous) donner quelques explications sur son comportement avec nous à l'époque, je serais preneur... car actuellement, je n'ai toujours pas compris la "cruauté" avec laquelle il nous à traités. Bonne journée et puisse ce message ne pas te donner de cauchemars. jac bard, 1958-63"

Jacques pose alors la question essentielle : Pourquoi cette brutalité ? Cette question est complétée par un message plus récent posté le 9 août 2017, sur la photo 03-02-63 bis, message dans lequel "Cempuisien" demande : *« Madeleine est-ce que votre ours de mari a tapé ses enfants comme il a tapé les Cempuisiens ? ».*

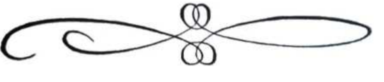
Je souhaiterais presque que la réponse soit "oui" car ainsi on aurait affaire à un psychopathe brutal à l'égard des enfants, les siens comme ceux des autres. Dans le cas contraire, cela voudrait dire que les enfants de l'OP ne bénéficiaient pas, à ses yeux, du statut d'enfant, ou en tout cas d'enfant normal…

Sa brutalité allait largement au-delà de la simple gifle, même répétée. Ma sœur Jacqueline s'est vue, alors qu'elle était à terre, rouée de coups de pieds qui ne cherchaient pas leur direction et qui atteignaient son ventre, elle avait 14 ou 15 ans. C'est cru, c'est loin, mais c'est un fait. Ce qui lui a valu cette correction ? Etre allée voir Jean Michel Boudot à l'infirmerie…

Je ne souhaite pas accabler Madeleine, mais une autre question se pose à moi : Le directeur, Robert Grenouillet, à qui je dois beaucoup je le rappelle ici, était nécessairement conscient de la déviance de son subordonné. Pourquoi n'a-t-il rien fait ? Je lui associe des gens que j'aime : Adrien et Geneviève Oulerich, Raymond Lamontagne qui fréquentaient beaucoup Robert Grenouillet. Ils ne pouvaient pas ignorer totalement le comportement de M. Hospital. Sauf à considérer qu'il était suffisamment "organisé" pour éviter les témoins ? Les Cempuisiens se plaignaient peu. Personnellement, je ne me souviens pas avoir été violemment frappé, ma sœur si… Je ne me souviens pas non plus l'avoir vu tabasser quelqu'un.

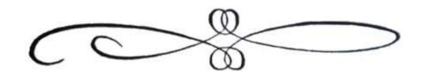
Pourquoi remuer tout ceci ? Comme me dit ma sœur « C'est loin tout ça… ». Régine va me dire que c'est faire de la peine à Madeleine qui ne le mérite pas… Sûr… ? Elle ignorait… ? Ou avait-elle peur… ?

Au moins ce texte est maintenant sorti de moi, sans doute pour aller dans la poubelle[14], endroit qui lui sied mieux.



Intermède

Les plus grands monuments font les plus grands tas de poussière. (Arthur Cravan)



[14] Consultés, Régine et Guy m'ont vivement encouragé à publier ce texte. C'est pour cela qu'il est signé GW et la Rédaction

La grande tente bleue[15]

Paul Leonetti, élève à l'OP de 1975 à 1982

Enfant, j'ai toujours été émerveillé par la construction de la grande tente bleue que l'on montait, pour accueillir les anciens Cempuisiens, lors de la fête de Pentecôte.

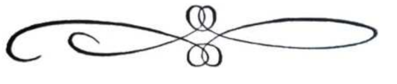
C'était pour nous un véritable émerveillement car tous les enfants de mon âge faisaient des glissades dessus une fois qu'elle avait été bâtie. Bien sûr, nous faisions toujours, lors de nos glissades, attention à ce que le Surveillant Général ne nous voie pas au moment de nos cascades.

Cette grande tente bleue était d'une solidité à toute épreuve, c'est pourquoi elle soutenait parfaitement nos poids, il est vrai pas très lourds… Ceux qui, comme moi, ont vu cette tente, bâtie à côté du terrain de hand-ball, près du petit bois, pour accueillir les anciens Cempuisiens, seront peut-être nostalgiques à la lecture de ce texte.

Quel plaisir de voir cette tente construite pour les anciens, car nous savions qu'ils y dormiraient et qu'une fois éveillés, ils nous offriraient, par poignées entières, des bonbons à la menthe, des bonbons au réglisse, de marque "Kréma", les meilleurs.

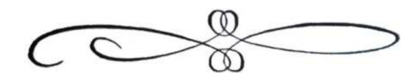
Ah ! Temps bénis de la grande tente bleue, qui, malheureusement, à cette heure n'existe plus puisque l'établissement de notre bienfaiteur, Monsieur Gabriel Prévost, a fermé ses portes dans le milieu des années 1980. Je ne l'ai pas oublié car il reste, pour moi, la preuve que notre bienfaiteur, qui voulait un établissement laïque, savait par la symbolique, nous faire comprendre que les couleurs des hommes et les différentes langues n'étaient pas une barrière pour vivre en bonne entente.

Toi qui me lis, qui es, comme moi, proche de la cinquantaine et qui as connu Cempuis, j'espère que ce court texte t'aura, l'espace d'un instant, fait revoir la bonté et la joie que nous avions plein la tête et plein le cœur.



Intermède

Faites que votre rêve dévore votre vie afin que votre vie ne dévore pas votre rêve.
(Antoine de Saint Exupéry)



[15] Je me souviens bien de ces grandes tentes bleues dans lesquelles nous dormions en colo (hors OP) ; on les appelait "des marabouts". (Régine)

Une anecdote qui fait froid dans le dos

Roger Le Blévec, élève à l'OP de 1945 à 1955

Dans les années cinquante, de suite après l'OP, je demeurais Boulevard Bussières, Porte Saint-Ouen dans le 17e.

Le dimanche, avec ma mère, nous avions l'habitude de passer la journée avec la grand-mère qui, elle, demeurait à Ivry. Nous étions en retard ! Donc, ce jour-là, nous avons pris un taxi pour nous rendre à Ivry. En chemin le chauffeur nous dit :

- Vous ne savez pas, mais je suis armé !

Devant notre étonnement il poursuit :

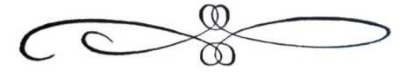
- Vous ne me reconnaissez pas ? Je suis en première page des journaux, c'est moi qui ai déposé la personne avec de lourdes valises à la consigne de la gare d'Austerlitz il y a quelques jours.

Ces valises contenaient le corps d'un homme démembré. Il avait donné, à la police, le signalement d'une femme prise à la Porte de la Villette et qu'il avait aidée à porter ses valises. Il craignait pour sa vie car sa plaque d'immatriculation figurait en évidence dans le journal.

A notre arrivée à Ivry, pendant que ma mère réglait la course, je mémorisai l'immatriculation du véhicule.

Ma grand-mère avait le journal, c'était bien le macabre taxi qui nous avait un peu gâché la journée.

Je n'ai pas suivi la suite de l'histoire, mais la femme arrêtée… Pierre Bellemare a dû raconter cette histoire dans "Les dossiers extraordinaires" ou "L'année criminelle".



Mésaventures et anecdotes de boulot après l'OP

Roger Le Blévec

En 42 années de carrière en menuiserie, beaucoup d'anecdotes à raconter… En voici quelques-unes :

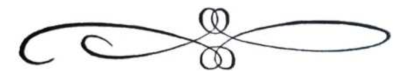
Nous sommes dans les années 60. Je dois démonter complètement un magasin pour le refaire à neuf. Tous les comptoirs, la devanture, l'arrière du magasin, etc. Tout le produit de la démolition part aux gravats. Une petite mémé, habitante du quartier, me demande :

« Bonjour Monsieur, quel magasin allez-vous faire ? »

Je ne sais pas pourquoi, mais je lui réponds du tac au tac :

« Une maison de santé pour poissons rouges.

- ça c'est bien, il n'y en avait pas dans le quartier ! » me répond-elle. J'en suis resté sur le cul… Peut-être pensait-elle à une clinique vétérinaire ?



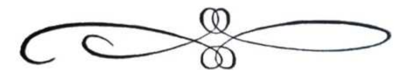
Je travaillais dans une entreprise de menuiserie à Paris en relation avec un architecte décorateur, diplômé Grand Prix de Rome. Sa clientèle faisait partie du Show Business…

Un jour, je vais installer un cache radiateur… Lorsque le larbin de la maison m'interrompt dans mon boulot, prétextant que le cache est trop haut (nous sommes au domicile de Michel Piccoli, rue de Verneuil). Après de longues discussions, je demande à voir le propriétaire pour savoir si je dois continuer ou pas. « Faut pas le déranger me dit-il, Monsieur Piccoli est avec son producteur pour un prochain film ».

Alors j'attends… Puis M. Piccoli arrive. Je lui explique que son domestique trouve le cache radiateur trop haut et m'empêche de continuer sa fixation.

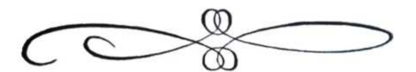
« Retournez en cuisine ! lui dit-il et laissez le menuisier poursuivre son travail. On ne va pas couper le radiateur parce que vous ne pouvez pas lever les bras ! » (Le domestique avait l'habitude de poser les plats et les assiettes au-dessus lorsqu'il débarrassait la table).

Après avoir palabré (que de temps perdu !), je quitte l'appartement et regagne mon véhicule dont le pare-brise est orné d'une contravention (je n'avais pas changé l'horaire de stationnement). J'ai raconté cette histoire à mon employeur qui ne m'a pas cru. Il a tout de même réglé la "prune". Peut-être a-t-il augmenté sa facture ?



Un autre jour, je me rends, avec mon patron, chez Marcello Mastroianni pour réparer la porte de l'escalier de service de l'immeuble. Cette porte avait auparavant été blindée par des serruriers, mais les pênes des serrures ne fonctionnaient pas…

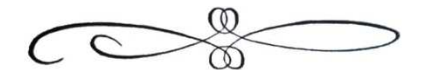
« J'espère que vous allez faire votre travail correctement maintenant ! » nous dit Marcello sur un ton que je n'ai pas apprécié et il poursuit par une engueulade. Il était excusable : ce comédien, bien malade alors, est décédé trois mois plus tard et puis, la notoriété permet beaucoup.



Notre atelier de la rue de Charonne dans le 11e arrondissement était abrité par une grande verrière. Un matin, une forte explosion dans le quartier. Nous sortons dans la rue, le boum avait eu lieu rue Trousseau, à une trentaine de mètres de là, dans un appartement situé juste au-dessus d'une miroiterie (un suicide au gaz). C'est le facteur qui, en allumant la minuterie de l'escalier a déclenché l'explosion du gaz répandu dans la cage d'escalier.

Au premier étage donnant sur la rue, un homme, qui a jugé l'escalier impraticable, attache sa femme pour la descendre par la fenêtre lorsque dans la foule des badauds quelqu'un crie : « Par le cou ! Par le cou ! » lorsque les pompiers et leur échelle arrivèrent.

Il y eut un mort et d'énormes dégâts, surtout dans la miroiterie, pensez bien !...

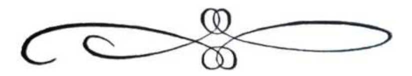


Avec trois autres compagnons, nous nous rendons chez un libraire de livres anciens rue Saint Sulpice, Monsieur Claude Buffet, le frère de Bernard le célèbre peintre, pour livrer et installer une bibliothèque dans un appartement situé au 4e étage au-dessus de la boutique.

Pas de chance, ce meuble n'est pas démontable et ne passe pas par l'escalier (de nos jours, les déménageurs l'auraient facilement monté par l'extérieur…).

La solution ? Des sangles, des gros bras de passants à trouver dans la rue et le tour est joué… mais pas facile ! M. Buffet a gratifié tout ce petit monde d'un généreux pourboire.

Je me voyais mal couper dans la rue cette bibliothèque ! Mon patron a compris la leçon. Par la suite il relevait les mesures des escaliers et le passage des portes d'entrée et des fenêtres. Jusqu'à mon départ à la retraite, cette mésaventure ne s'est jamais reproduite.



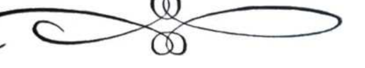
Nous rendant une autre fois sur un chantier au Raincy, nous nous arrêtons, comme il nous arrive quelquefois, pour casser la croûte dans un café à l'enseigne "Les 5 dernières minutes" dont le propriétaire, Jean Durand, n'est autre que le complice de Raymond Souplex dans la célèbre émission TV.

Nous avions droit à des anecdotes concernant des tournages (Jean Durand avait plus de 100 films à son actif). Son premier film est de 1933 et il a connu la notoriété à partir de 1958 et jusqu'en 1973 avec la série TV. Son grand souvenir : "La bataille du rail", film que j'ai vu à l'OP dans les années 1950…

J'ai eu la chance, par l'intermédiaire de mes activités professionnelles, de côtoyer les gens du spectacle, cinéma et théâtre comme la cage aux folles, vol au-dessus d'un nid de coucou, etc.

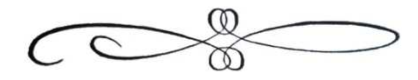
Tous ces grands acteurs ne sont, pour la plupart, plus de ce monde.

Ce lundi 28 août 2017, j'apprends la mort de Mireille Darc, cette comédienne que j'avais rencontrée un jour faisant des achats dans une boutique où j'effectuais des travaux de réparation. J'ai gardé le souvenir d'une fille au grand cœur après une courte conversation avec elle.



Intermède musical

Un jour mon prince viendra, un jour il me dira : Qu'est-ce qu'on mange ?
(lu sur un mur au festival "Chalon dans la rue")



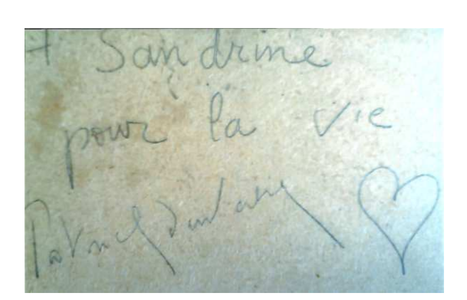
Et le cinéma ? (Souvenirs de tournage)

Roger Le Blévec

En 1980, Claude Sautet choisit notre atelier pour tourner son film "Un mauvais fils", film dans lequel des scènes de menuiserie sont prévues.

Le premier assistant est Jacques Santi (l'acteur qui joue avec Christian Marin dans la série TV "Les chevaliers du ciel"). Etant responsable de l'atelier, il me demande si je veux être figurant et de montrer à la vedette du film, Patrick Dewaere, le maniement des machines à bois. Bien entendu j'accepte. Une journée de tournage avec un cachet à la fin, cela valait le coup, malgré les répétitions de scènes.

J'ai appris les ficelles du métier du cinéma et à la fin du tournage Patrick Dewaere était un ami[16]. Ma fille Sandrine, âgée de 11 ans à l'époque, était présente et Patrick lui avait signé une dédicace et dessiné un cœur sur une planche de bois. Mémorable souvenir d'il y a maintenant 37 ans…



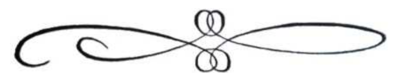
1980

Dédicace de Patrick Dewaere à ma fille Sandrine

Film "Un mauvais fils"

Autres acteurs : Jacques Dufilho, Brigitte Fossey, Yves Robert.

J'ai aussi été figurant dans le film "La femme de ménage", mais je ne m'étendrai pas sur le sujet car ma scène a été coupée au montage… Les acteurs principaux étaient Jean Pierre Bacri et la petite belge Emilie Duquesne. Film réalisé par Claude Berri et tourné à Quiberon.



Monsieur Calendrier

(A la façon de "je me souviens à l'OP…")

Roger Le Blévec

En 1954, en cours complémentaire 2e année (le CC2), c'est la composition française. Le sujet est "la description des bruits".

L'exemple : *Dans l'éclatante lumière blanche cela chante de tous côtés, même dans le ciel où l'on ne voit rien. Il y a des "pitpit" qui sortent des murs, des sifflets dans le verger, des roucoulements dans les bois.*

L'exercice (le mien) : *Tout d'abord nous entendons la toux grasse d'un élève, puis les pas de notre maître se dissipant peu à peu… Une chaise grince sur le parquet, c'est Monsieur Calendrier.*

La correction : *Je ne suis pas une chaise !*

Le Prof m'a noté un 4 sur 20, vexé que je le prenne pour une chaise. Cette correction m'a longtemps marqué.

[16] C'est Patrick qui, pendant le tournage, m'appelait "mon ami Roger".

Le môme aux boutons (une similitude avec G. Prévost)

Roger Le Blévec

Lors de mes recherches généalogiques concernant mon nom de famille d'origine bretonne, je suis parvenu à une note consacrée à un homme méconnu qui n'a rien à voir avec ma famille…

Il s'agit de M. Alexandre Massé, né à Quimper en 1829. Alexandre Massé fit fortune grâce à des boutons ! Sa réussite industrielle après de brillantes études et ses qualités humaines…

Orphelin à 6 ans, il est recueilli par son parrain et fait d'excellentes études à l'école Saint Corentin de Quimper tenue par des frères de la doctrine chrétienne.

À 15 ans il accède à l'Ecole des Arts et Métiers d'Angers et trois ans plus tard, diplôme en poche, il va prendre un poste à Paris dans une fabrique de boutons. Il se voit attribuer la direction de l'entreprise puis épouse la fille de l'un de ses clients.

Plus tard, il crée sa propre manufacture de boutons, boucles et autres objets en métal. Il dépose de nombreux brevets jusqu'au jour de sa trouvaille : fabriquer des boutons à quatre trous (les boutons ne comportaient à l'époque que deux trous). Le bouton est ainsi maintenu solidement par le fil qui s'entrecroise. C'est un succès national puis mondial ! La Manufacture fournit entre-autres l'Armée française, c'est la fortune !

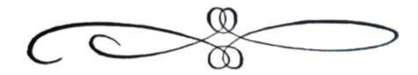
Alexandre Massé, dès l'accroissement de sa fortune, vers 1875 a des gestes de philanthropie. Il donne des fonds aux orphelins sans ressources, son château de Plomelin[17] se mue en école d'agriculture et du paysage et en ferme école (devenu aujourd'hui le Lycée d'Horticulture) afin que les enfants déshérités puissent poursuivre des études professionnelles.

Alexandre Massé, qui n'a pas eu d'enfant, va léguer la totalité de sa fortune aux orphelins. Ce cerveau inventif avait aussi un "cœur gros comme ça", une similitude avec Gabriel Prévost qui, 10 ans plus tôt admit quelques orphelins et créa à Cempuis un établissement de bienfaisance…

Pour l'anecdote, un siècle plus tard la chanteuse fantaisiste Lucette Raillat interprétait "La môme aux boutons" alors que Serge Gainsbourg faisait des trous avec "Le poinçonneur des Lilas". En 1961, Yves Robert tournait "La guerre des boutons" d'après le roman de Louis Pergaud.



A gauche : 2 trous. Au centre : 1 trou. A droite : 4 trous



[17] Château de Kerbernez

Je n'suis pas mécontent

Roger Le Blévec

1er couplet

Depuis la fin de la guerre
Il fallait tenir le coup
Je suis entré en primaire
En pensant aller au bout
Je vais donc vous raconter
Un peu d'mes années d'OP.

J'ai six ans, dans les rangs,
Tout petit, à Cempuis,
J'ai le cœur, cour d'honneur,
J'ai la joie, dans le bois
J'ai volé, au verger,
Mais en somme, que des pommes,
Je suis pris, j'suis puni,
J'ai l'gouter en récré,
Habillé, pour l'été,
J'ai la Gym, qui m'anime,
Et usé, mes souliers,
Mes galoches, elles sont moches,
J'ai appris, p'tit à p'tit,
L'internat, c'est comme ça,
Le dimanche, j'ai la chance,
D'm'évader, à Grandvilliers[18],

2e couplet

Pour avoir de la visite
Certains avaient des parents
Pour les embrasser bien vite
Souvent c'était des mamans
Je vais donc, pour continuer,
Dire la suite de mon OP.

Mes copains, des malins,
Très heureux, les footeux,
La fanfare, a sa part,
La chorale, c'est pas mal,
Y a des pions, de petits cons,
L'réfectoire, sous le dortoir,
L'père Pétrin[19], nous fait l'pain,
L'est question, d'opérations,
D'amygdales, d'végétations,
L'enseignement, des fois chiant,
Punition, d'récréation,
L'Directeur, pas l'meilleur
J'ai une cope, c'est ma pote,
Des amis, incompris,
J'ai des fois, c'est mon droit,
Des erreurs, tête ailleurs

3e couplet

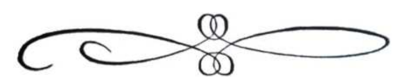
Avec toutes ces demoiselles
Que de bécots dans la cour
Et quand j'étais auprès d'elles
C'était mes premières amours
Bien sûr on s'roulait des pelles
Avant de reprendre nos cours
J'vais maintenant terminer
Mes dernières années d'OP.

Et en classe, j'étais face
Au tableau, sans un mot
J'ai toujours fait des tours
J'ai aimé l'atelier
Et appris la Menuis
Et du coup, voyez-vous
Y avait ça, et puis là
Les soucis, sont ici
J'suis retraité, et gêné
Fatigué et forcé
D'm'arrêter d'raconter,
L'CAP, présenté
Le p'tit Roger, embauché
Du boulot, y en eut trop.

Refrain

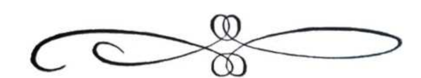
Après tout, pas mécontent
De cet établissement
Après tout, pas mécontent
D'y être resté 10 ans.

Peut-être que quelqu'un pourrait mettre en musique ?...



Intermède

La liberté est le droit de faire ce que les lois permettent. (Montesquieu)



[18] Je m'évadais à Grandvilliers parce que je jouais au foot avec ce club et les matches avaient lieu le dimanche.

[19] Surnom donné à M. Douchet, notre boulanger.

Mes Balades

Roger Le Blévec

A ma sortie de l'OP, ma sœur Andrée et mon beau-frère Rémi étaient inscrits au club des amis de la nature…

Tout de suite dans le bain, je participe aux rallyes pédestres et culturels dans Paris ou en forêt et suis souvent présent…

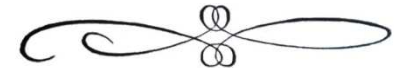
Alors, connaissez-vous les rues de la capitale et l'origine de leurs noms ? Amusons-nous :

C'est depuis 1729 qu'elles furent nommées à l'aide d'un lieu traversé, d'un notable, d'un édifice, d'un ensemble de métiers, d'une enseigne ou d'une particularité… mais on ne refait pas l'Histoire.

En faisant des jeux de mots, ces rues auraient pu être regroupées dans un même quartier ce qui aurait, à l'époque, évité qu'un greffier erre pendant trois heures dans le voisinage de la rue où il se rendait. Citons les rues :

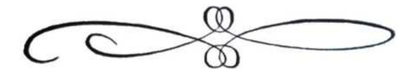
- de la chaise (7e) et Malassis
- des alouettes, Poussin, Coq-Héron, Pélican, Singes, Renard, de la colombe (4e), de l'hirondelle (6e), aux ours (3e)
- des moines, du couvent, petit moine, impasse du curé
- Blanche (9e), Bleue (9e), Roses, violet (15e), Le Brun, Fonds verts, Chemin vert
- des partants, des volontaires
- Madame, Mademoiselle, Monsieur, des Dames, des Petits Pères, des bons enfants (1er), des fillettes, des trois frères
- des fêtes, de la gaîté (14e)
- du repos, de la santé
- de cotte, de beautreillis
- Moulinet, du chat qui pêche etc. etc.

Rejoignez Régine et ses fidèles : Viviane, Arlette, Joscelyne, Marie Line, René, Jean-Yves… Bonnes balades à tous et toutes.



Intermède

La mort du plus grand des hommes ne peut même pas arrêter un train. (Entendu sur FC)

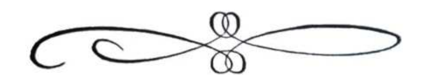


Abécédaire Opésien

Roger Le Blévec

Cet abécédaire est une suite à celui de Christiane Boulay en 2013, avec une vue différente.

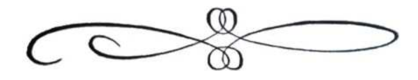
- A comme : Anciens, Association, Amitiés cempuisiennes
- B comme : Bonbec (bonbon), Bouif (cordonnier)
- C comme : Cope (copine), Cabane (dans les arbres)
- D comme : Débiner (se débiner à pomme), Descente (au réfectoire des pions)
- E comme : Ecole (l'OP de Cempuis), Econome (radin à l'OP)
- F comme : Fanfare (la nôtre était excellente)
- G comme : Galoches (moches mais protectrices)
- H comme : Huile (de foie de morue en hiver)
- I comme : Infirmerie (qui d'entre nous n'y a jamais mis les pieds ?)
- J comme : Jeudi (jour de repos)
- K comme : Kilomètres (parcours Le Hamel-Sommereux-Grandvilliers-Cempuis)
- L comme : Lance-pierres (chasse aux piafs)
- M comme : Mixité (première école) mixte et laïque
- N comme : Neige (Joie des boules en hiver)
- O comme : Orphelin (j'en suis un, de père)
- P comme : Pommes (aller à pommes)
- Q comme : Quilles (les filles, nos copes)
- R comme : Roubeller (souvent pour ma part)
- S comme : Saboter (nos semelles de chaussures - Théo n'était pas content)
- T comme : Tenue (celle du dimanche)
- U comme : Uniforme (à Mers, chemise et short de couleur bleue)
- V comme : Vaccin (obligatoire à l'OP)
- W comme : Water-closet (un seul par dortoir)
- X comme : (une inconnue ou une multiplication)
- Y comme : Y (le plus court nom de village. "Y" est situé dans la somme)
- Z comme : Zéro (souvent à l'OP, j'ai encore mes cahiers)



Intermède

(Toujours dans la rubrique Culture Générale)

Le comble du snobisme c'est de parler de Mozart sans jamais avoir vu ses tableaux !
(lu sur Internet)



Savez-vous pourquoi ?

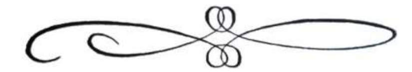
Roger Le Blévec

Charles Gounod et Guiseppe Verdi étaient amis. Vingt-huit ans plus tard ils ne l'étaient plus. Parce que en 1859 Gounod composa "l'Ave Maria" (Laver Maria) et en 1887, Verdi composa "Othello" (ôter l'eau).

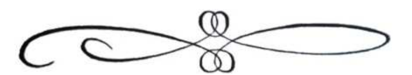
Le roi Henry IV couchait à même le sol parce que son ministre était Sully…

Jean **Ga**bin et **Fer**nandel avaient leur boîte de production cinéma, la Gafer. Pourquoi la Gafer ? Parce que leurs vrais noms de famille étaient Jean **Mon**corgé et Fernand **Con**tandin, ce qui aurait donné "Moncon"… pas possible ! Ce fait m'a été rapporté par un acteur qui a bien connu ces deux grands comédiens.

De quoi avez-vous peur quand vous êtes "apopathodiaphulatophobe" ? De la constipation.

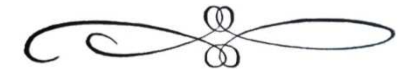


Petite histoire de numéros.
Je demeure au n° 60, l'entrée principale de la résidence est le n° 3, ma porte d'entrée porte le n° 17, ma boîte aux lettres est au n° 22, ma porte de cave au n° 21. J'ai échangé mon garage au n° 1 pour en avoir deux, les nos 9 et 10. Eh bien, vous n'allez pas me croire ! Quand j'ai reçu un recommandé avec réception, l'avis a été déposé dans la boîte aux lettres avec la mention "pas de numéro". J'ai déposé une réclamation à la poste principale, disant que le facteur sait très bien trouver le n° de ma porte quand tous les ans il m'amène le calendrier de fin d'année… Alors Monsieur le préposé ne passe plus, et c'est mieux ainsi.



Intermède

Par le chemin "plus tard" on arrive à la place "jamais". (Proverbe espagnol)



Cartophile amateur

Guy Hachour, élève à l'OP de 1955 à 1963

Depuis quelques années déjà, je collectionne les cartes postales de Cempuis, de l'OP en particulier. J'ai commencé doucement lors d'une braderie/vide-grenier, un professionnel proposait des cartes postales aux chalands ; par curiosité, j'ai examiné le bac "Oise" et y ai trouvé une carte de l'OP. Le tarif demandé figurant au verso de la carte me semblait alors élevé, j'ai cédé, j'avais acquis ma première carte postale de Cempuis. C'était à la fin des années 90, je venais de rejoindre l'Association des Anciens.

Puis, quasi systématiquement, chaque année je consultais le même bac chez le même vendeur. Ma collection s'épaississait petit à petit. En 2007, je fis connaissance des sœurs Maublanc, Régine me dirigea rapidement vers un site de vente sur Internet spécialisé dans la vente des cartes postales. Il y avait profusion d'offres. À l'occasion, quelques ami(e)s cempuisiens - merci, Jacques, Arlette, Régine, Chantal... - enrichirent aussi ma collection.

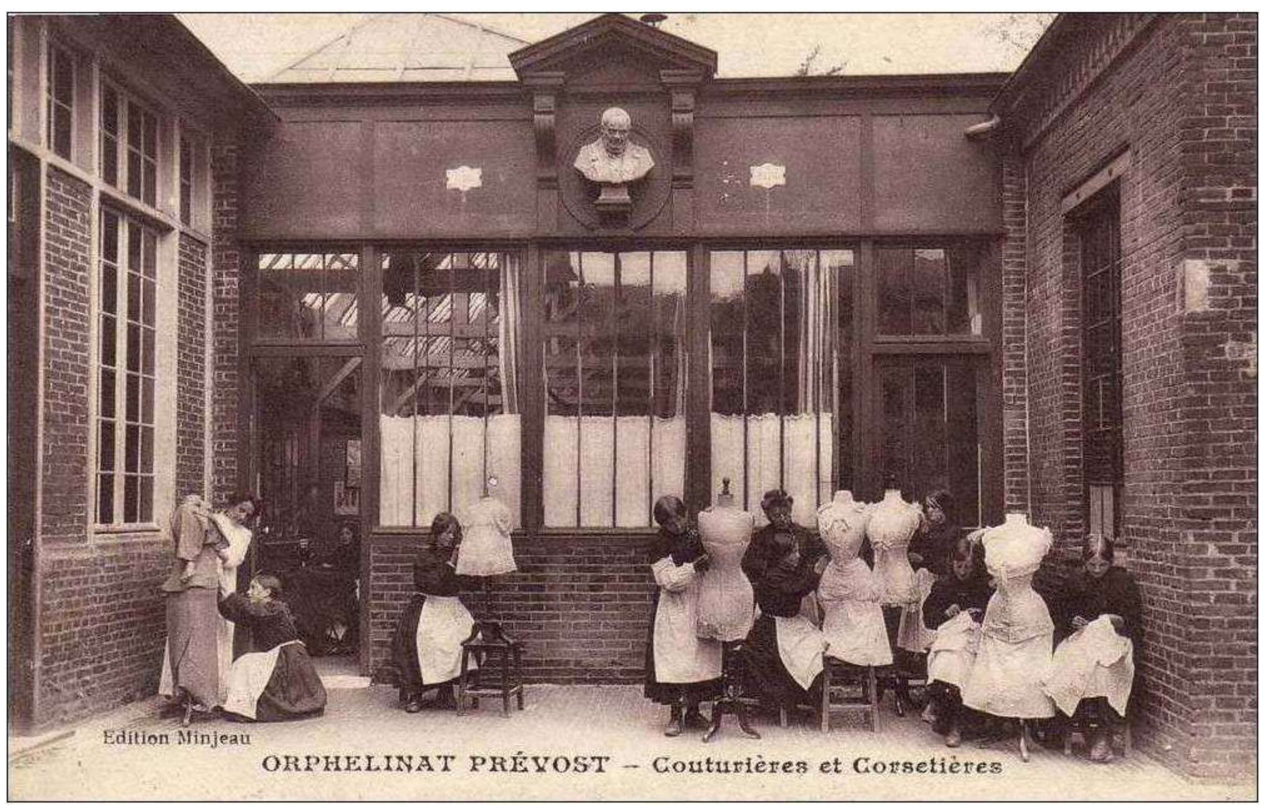
Maintenant, elle atteint un échelon presque exhaustif ; la bataille est parfois féroce entre acheteurs potentiels pour remporter l'enchère. J'ai quand même observé au fil du temps qu'avec certains de ces acheteurs des accords tacites se créaient, si plusieurs ventes se déroulent en même temps, chacun prend position sur l'une d'elles et n'enchérit pas sur les autres, le vendeur y perd sans doute un peu, mais il est en général très gourmand dès le départ, il n'est pas rare de voir des mises à prix s'élevant à 25 euros !



Désormais, seuls les raretés ou les exemplaires à coût prohibitif m'échappent. Il arrive cependant qu'une rareté ou une inédite soit tirée de l'oubli et surgisse inopinément, il convient alors de se positionner en espérant qu'elle échappera à la vue ou à la convoitise d'autres adjudicataires. C'est ce qui s'est produit avec cette carte acquise récemment. Elle représente

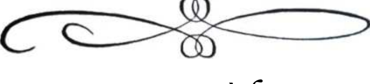
le bâtiment Tournaire (du nom de l'architecte qui le conçut), la légende indique "Pavillon Nord"[20]. J'ai passé au peigne fin tous les bulletins, toute la Galerie, cette carte n'a jamais paru et c'est la première fois que je la voyais en vente. J'espère qu'elle vous plaira autant qu'elle m'a allicié.

J'ai en projet, pour les semaines ou mois à venir, de numériser ma collection et de constituer un album sur la Galerie les reprenant. Il y aura des doublons avec d'autres albums, qu'importe. La représentation des bâtiments et des personnages constitue un véritable attrait. Un autre aspect m'est cependant important, les textes rédigés figurant sur les cartes postales (on dit qu'elles ont voyagé). Certaines, rares, ont été envoyées ou écrites par des Cempuisiens, cela leur confère une valeur sentimentale supplémentaire indéniable. Oui, lorsque ce sera le cas, j'intègrerai le verso desdites cartes dans l'album.



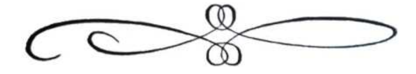
Exemple d'une carte qui m'a échappé, vue une fois, mise à prix astronomique (65 euros). Jolie non ?

J'ai aussi constitué une collection, plus modeste, sur Mers et Le Tréport, m'attachant pour cette dernière ville à "L'escalier des falaises". Les cartes postales pour ces deux villes sont proposées en général à "vil prix" et sont extrêmement nombreuses, trop.



Intermède

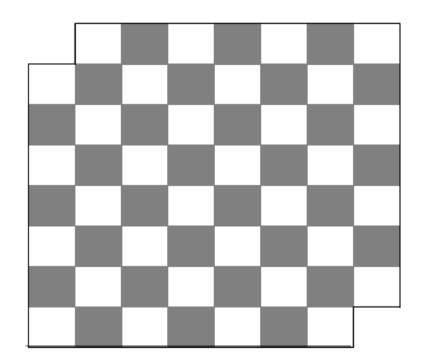
J'ai un souvenir très violent de l'innocence des vaches. (Marguerite Duras)



[20] Cette légende est intéressante, car elle donne une signification au bâtiment perpendiculaire nommé "bâtiment Nord-Nord", mais je m'interroge encore et toujours sur la signification de l'appellation "Nord-Sud" du bâtiment suivant le précité.

Chatouillette à neurones

Une histoire de carreleur



Soit cet échiquier auquel on a ôté deux cases sur la diagonale. Est-il possible de le paver à l'aide de rectangles dont la dimension est telle que chaque rectangle couvre exactement deux cases[21] ?

Chaque "pavé" peut être posé horizontalement ou verticalement.

Confusion en confiserie

J'ai devant moi trois boîtes de bonbons. L'une est pleine de bonbons à la fraise, une autre est pleine de bonbons à la framboise et dans la troisième, les bonbons sont mélangés en quantités égales. Les étiquettes sur les boîtes sont toutes fausses, je dois les décoller et mettre chacune sur la bonne boîte. Combien de bonbons au minimum dois-je sortir pour retrouver avec certitude le contenu de chaque boîte[22] ?

Qui va gagner ?

Quand ils font leur jogging, Max et Mathieu courent à la même vitesse, mais quand ils font un sprint sur 100 mètres, Mathieu met toujours 5 mètres dans la vue à son copain. Mathieu propose alors de partir avec un handicap de 5 mètres avant la ligne de départ. Qui va gagner[23] ?

Agenda

Quel jour était-on avant-hier si mardi était trois jours avant après demain[24] ?

[21] Il n'existe pas de solution. En effet, quelle que soit sa disposition, le carreau couvre toujours deux cases de couleurs différentes. L'échiquier amputé contient 32 cases blanches et 30 cases noires et il n'est pas possible de couvrir avec un même carreau deux cases blanches.

[22] Réponse : un seul bonbon. Si je prends un bonbon dans la boîte étiquetée "mélange", je sais que l'étiquette est fausse. Si je trouve un bonbon à la fraise, je sais que la boîte est pleine de bonbons à la fraise. Ensuite, je sais que la boîte marquée framboise ne contient pas les bonbons à la framboise puisque l'étiquetage est faux. Comme je sais où sont les bonbons à la fraise, la boîte étiquetée "framboise" est donc la boîte de bonbons mélangés et la boîte marquée "fraises" est pleine de bonbons mélangés. Le raisonnement est le même si le bonbon sorti est à la framboise.

[23] Encore Mathieu ! Les deux sprinters vont passer en même temps la ligne des 95 m, mais comme Mathieu court un peu plus vite, il va prendre un peu d'avance sur les 5 m qui restent.

[24] Lundi

Voyage littéraire

Il y a quelques décennies déjà, le grand lexicographe Jean-Pierre Colignon imagina un étonnant carnet de bord :

> *"A bâbord, chacun dut enfiler frileusement gabardines, houseaux, imperméables, jupons, knickerbockers : la mer Noire, ondoyante, projetait quasi rageusement ses terribles, ululantes, vagues wagnériennes." Xavier, Yachtman zélé*

Quel énigmatique procédé utilisa-t-il pour raconter ce lyrique voyage maritime[25] ?

Compléter la suite

Compléter la suite ci-dessous :

0, 2, 5, 7, 8, 9, 11, …[26]

Que du neuf !

Le professeur de mathématiques écrit au tableau trois égalités qui valent le coup d'œil :

9 x 9 x 9 = 729

99 x 99 x 99 = 970 299

999 x 999 x 999 = 997 002 999

Vous avez bien vu ? Alors, vous pouvez, sans avoir la bosse des maths ni de calculette, écrire le résultat de :

9 999 x 9 999 x 9 999 = (   )[27]

Et même de :

99 999 x 99 999 x 99 999 =

Et ainsi de suite…

Calcul mental

Faites de tête les additions suivantes :

À 1 000, ajoutez 30, ajoutez 1 000, ajoutez 40, ajoutez 1 000, puis encore 20, à nouveau 1 000 et 10 pour finir

Combien trouvez-vous[28] ?

[25] Le jeu littéraire dit "abécédaire romancé"

[26] Cent. Tous ces nombres s'écrivent à l'aide de 4 lettres. Il n'y en a pas d'autre entre onze et cent, il n'y en a plus après cent.

[27] Il suffit d'ajouter un neuf au début, un 9 à la fin et un 0 devant le 2. On obtient : 999 700 029 999

[28] Vous avez trouvé 5 000 ? Recomptez bien, en faisant l'addition sur papier peut-être… Bien sûr, la bonne réponse est 4 100.

Quand on soustrait l'infini de l'infini…

… on obtient à peu près ce que l'on veut[29].

Ainsi, on peut montrer que S la somme des nombres entiers positifs de 1 à l'infini vaut… $-\frac{1}{12}$

$$S = 1 + 2 + 3 + 4 + 5 + 6 + 7 + \cdots = -\frac{1}{12}$$

Troublant résultat n'est-ce pas ? Et pourtant nous allons le démontrer… Posons :

$$A = 1 - 1 + 1 - 1 + 1 - 1 + 1 - 1 + 1 - 1 + \cdots$$

Nous pouvons écrire (en changeant le signe de chaque terme), que :

$$-A = -1 + 1 - 1 + 1 - 1 + 1 - 1 + 1 - 1 + 1 - \cdots$$

Puis, en ajoutant 1 de chaque côté du signe égal :

$$\mathbf{1} - A = \mathbf{1} - 1 + 1 - 1 + 1 - 1 + 1 - 1 + 1 - 1 + \cdots = A$$

On déduit :

$$1 - A = A \quad \rightarrow \quad 2A = 1 \quad \rightarrow \quad A = -\frac{1}{2}$$

Posons maintenant :

$$B = 1 - 2 + 3 - 4 + 5 - 6 + 7 - \cdots$$

$$A + B = 2 - 3 + 4 - 5 + 6 - 7 + 8 - \cdots$$

Puis, en ajoutant -1 dans chaque membre de l'équation :

$$\mathbf{-1} + A + B = \mathbf{-1} + 2 - 3 + 4 - 5 + 6 - 7 + \cdots = -B$$

En remplaçant A par sa valeur, on peut écrire :

$$-1 + \frac{1}{2} + B = -B \quad \rightarrow \quad B = \frac{1}{4}$$

Rappelons que S vaut : $1 + 2 + 3 + 4 + 5 + 6 + 7 + 8 + \cdots$

Et que $-B$ vaut : $-1 + 2 - 3 + 4 - 5 + 6 - 7 + 8 + \cdots$

Alors $S - B = 0 + 4 + 0 + 8 + 0 + 12 + 0 + 16 + \cdots$

Ce qui peut encore s'écrire : $S - B = 4\,(1 + 2 + 3 + 4 + 5 + 6 + 7 + \cdots) = 4S$

Remplaçons B par sa valeur : $S - \frac{1}{4} = 4\,S \rightarrow -\frac{1}{4} = 3\,S$ et (CQFD) :

$$\boxed{S = -\frac{1}{12}}$$

Vous pouvez retrouver cette démonstration et son curieux prolongement[30] en physique des particules sur le site de Mickaël Launay en suivant ce lien :
https://www.youtube.com/watch?v=xqTWRtNDO3U&feature=youtu.be

[29] Mais peut-être n'a-t-on pas le droit ?…

[30] Dont je ne réponds pas.

Les costumes à l'OP en 1900

GW

Le livre de Gabriel Giroud *"Education intégrale - Coéducation des sexes"*, édité en 1900 et mis à notre disposition sur la Galerie Photos par Guy, contient quelques gravures que je souhaite vous faire partager, accompagnées de leur texte.



Eleve de Cempuis (costume d'été)

Fillette de Cempuis Costume d'été

Tout d'abord, avant même de constater qu'il existe deux costumes, un pour l'été l'autre pour l'hiver, il est intéressant de noter que si les garçons ont droit au titre d'élève, les filles ne sont encore que des fillettes…

Pourtant, tous les documents l'attestent, elles allaient chaque matin en classe avec les garçons. La mixité, de règle en Amérique, constituait une rareté en France et en Europe.

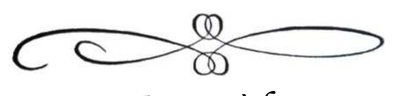
"Le vêtement était d'une grande simplicité, souple et non sans élégance. Les garçons portaient le pantalon court et la blouse à ceinture ; le tout en étoffe bleue très légère l'été ; l'hiver la culotte de drap bleu et la vareuse de drap noir à ceinture, les bas foncés ; comme coiffure le béret, non point le lourd béret béarnais, feutré en une seule pièce, mais le léger béret de drap bleu très souple et dont le modèle fut pour la première fois porté à Cempuis (1882). L'hiver les garçons avaient en plus, pour les sorties, une pèlerine à capuchon.



Fillette de Cempuis (Costume d'hiver)

Eleve de Cempuis (Costume d'hiver)

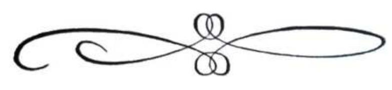
Dans son ensemble, le vêtement des fillettes présentait un joli modèle de costume marin : jupe courte froncée, très ample ; blouse flottante maintenue juste au dessous de la taille par une ceinture peu serrée. La jupe de drap bleu, détachée, laissait à découvert un court pantalon de même étoffe terminé par un élastique au-dessous du genou, formant avec la blouse un ravissant costume de gymnaste ou de cycliste. L'hiver un manteau à capuchon complétait le vêtement."



Intermède

Les lettrés, les érudits, les savants montent à des échelles ; les poètes et les artistes sont des oiseaux.

(Victor Hugo)



47

Le Docteur Robert

Le texte qui suit est issu du CPS n° 171 (hiver 1996). Aucune référence n'est citée et l'on voudra bien croire que sa rédaction sort de la plume du docteur Robert et qu'elle n'a subi ni amputation ni retouche. Ce témoignage aurait pu être publié dès 1958 ou 59. J'ai cherché sa trace dans les CPS allant de 1958 à 1970 sans rien trouver. Il s'agit probablement d'un document remis à l'Association au moment de la fermeture de l'OP, en 1988. Il est probable !... Il aurait été si facile de le marquer d'une annotation... Bon je ne vais pas recommencer avec mon sempiternel "tout document doit porter un nom et une date", mais tout de même...

Il appert à la lecture que le docteur Robert, qui avait sans doute lu "Knock" de Jules Romains, voulait donner à l'Infirmerie (on peut ici mettre une majuscule) un rôle que nous ne lui avons pas connu. Peut-être n'a-t-il pas été suivi dans sa démarche ?... Le docteur Robert ne m'a pas laissé beaucoup de souvenirs sinon qu'il m'avait déclaré "à opérer en urgence des amygdales", amygdales qui, aujourd'hui encore, sont au fond de ma gorge. Je me souviens bien mieux du docteur Dublineau et de ses palmers et autres pieds à coulisse et surtout de son légendaire "baisser de slip". S'agit-il du célèbre docteur Jean Dublineau (1900-1975), psychiatre qui a étudié la délinquance juvénile et la psychomotricité chez l'enfant ? Il était "expert" auprès des écoles de la ville de Paris...

En janvier ou février 1958, le vœu du docteur Robert a été en partie exaucé : la moitié des dortoirs ont été transformés en infirmerie car la grippe asiatique a frappé cette année-là une bonne moitié des élèves. Voici donc le texte écrit en 1957 et publié en 1996 sous le titre *"Réflexion au sujet de l'organisation et du fonctionnement de l'Infirmerie Gabriel Prévost à Cempuis"*.

Décembre 1957 - J'ai, depuis quatre ans, l'honneur d'assurer le service médical de l'Institution. J'y ai acquis chaque jour une notion plus importante de mes responsabilités, mon attachement à ses élèves s'est affirmé et je crois utile, aujourd'hui, de faire le point sur le fonctionnement de son infirmerie et d'énoncer quelques idées sur les modifications qui peuvent et doivent être apportées dans l'organisation de ce service. Il n'échappe pas, j'en suis sûr, aux administrateurs que le service médical est un rouage important de l'établissement et qu'il n'y a pas de bonne pédagogie, pas de formation professionnelle sans un bon équilibre physique et mental des enfants.

L'infirmerie comporte : deux dortoirs de douze lits chacun, une salle de pansements, un petit réfectoire attenant à une tisanerie-cuisine ; une grande salle d'examens, de pesée et de vaccination. Les dortoirs à plafond élevé sont d'un volume imposant. Le personnel comporte un médecin, une infirmière dont les règlements exigent qu'elle soit diplômée ou autorisée, une femme de service.

Disons que les résultats obtenus par ce personnel, nanti d'un matériel tout juste suffisant, sont satisfaisants. J'ajoute tout de suite et sans amour excessif du paradoxe, qu'ils ne me satisfont pas. On pourrait en effet se contenter de ces résultats si l'on considère que l'état de santé des enfants est bon, qu'ils prennent régulièrement du poids, qu'il n'y a pas eu ces dernières années d'épidémie propre à notre collectivité, que les maladies traitées y ont évolué favorablement, que mis à part quelques rares cas chirurgicaux, nous n'avons pratiquement adressé à l'hôpital aucun malade.

Ils ne me satisfont pas parce que je pense que le but de l'équipe médicale de Cempuis - médecins et infirmières - ne doit pas seulement être de donner des soins à des enfants. Son ambition doit être de leur offrir, à l'occasion d'un séjour obligatoire ou provoqué, cette

panacée sans laquelle il n'y a pas, pour l'enfance, d'équilibre possible du corps et de l'esprit et qui s'appelle l'affection. Ces soins affectifs sont indispensables à toute collectivité d'enfants séparés de leur famille. Tous les éducateurs savent maintenant que l'atrophie affective entraîne chez l'enfant des troubles irréversibles de la personnalité. Le problème de l'enfant privé d'un milieu familial normal est un problème de pathologie sociale.

À Cempuis notre action sera d'autant plus nécessaire que le recrutement présente une douloureuse unité : celle des cas sociaux. Elle sera d'autant plus difficile que cette apparente unité s'effrite quand on constate que l'âge de nos enfants s'échelonne de 4 à 17 ans.

Enfant de 4 ans dont l'entrée à l'institution correspond souvent à la première séparation d'avec une famille dont les difficultés matérielles ou morales n'empêcheront pas que ce subit éloignement s'apparente à un rapt. La scolarité ultérieure de ces enfants souffrira peut-être pour toujours de ce déchirement.

Enfants de 17 ans. Vieux routiers d'une maison dont ils connaissent les faiblesses et les recoins où l'on se cache. Les petits pleurent mais les grands sont souvent tristes. Méfions-nous des "biens adaptés", leur apparente apathie dissimule parfois une douloureuse résignation et les progrès physiques ou intellectuels sont souvent meilleurs chez les rebelles.

Nous voyons après ce rapide examen des problèmes qui nous préoccupent, que la tâche du médecin est importante s'il veut, comme il se doit, coopérer avec les éducateurs au mieux-être physique et moral des enfants dont il a la responsabilité.

J'aimerais que le Centre de soins - c'est à dessein que j'écarte le mot infirmerie - soit un lieu de séjour agréable où les plus petits puissent, à leur arrivée à Cempuis, passer quelques semaines pendant lesquelles on s'ingéniera à rendre moins pénible leur rupture avec leur foyer. Pour les plus grands et sans porter préjudice à leur travail scolaire, tous les prétextes seront bons pour les accueillir. Je voudrais qu'à l'occasion d'une perte de poids, de cafard, de traitement ambulatoire ils puissent prendre leurs repas, passer leurs récréations et dormir au centre. Ils devront trouver là l'affectueux accueil que les services généraux, malgré toute leur bonne volonté, n'ont pas le temps de leur donner. C'est le rôle de l'infirmière dans cette maison. Le médecin passe, l'infirmière reste.

Elle sera donc choisie avec le plus grand soin. Nous n'avons pas tellement besoin d'une technicienne mais, puisque les règlements nous y obligent, elle sera diplômée d'État ou autorisée mais elle aura, autant que possible, fait un stage dans un service de pédiatrie, elle sera au courant des questions de psychologie infantile.

D'humeur égale et de caractère bien équilibré, dégagée le plus possible de soucis personnels sa qualité majeure sera l'amour des enfants. Sa conscience professionnelle sera, pour le médecin, une certitude que les traitements ordonnés sont scrupuleusement exécutés et, qu'avec elle, les enfants sont à la fois heureux et bien soignés.

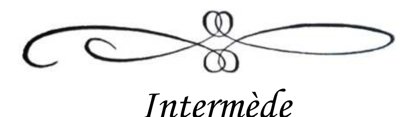
Cette femme doit être aidée, secondée et quelquefois remplacée. Il ne me paraît pas bon de confier ce poste à une femme de service. J'y verrais plutôt une aide-soignante, ancienne jardinière d'enfants ou aide-puéricultrice, femme ou jeune fille ayant fait ses preuves dans une collectivité d'enfants. Une véritable femme de service pourrait ne pas être affectée à temps plein à l'infirmerie, son rôle se bornant à faire, une ou deux heures par jour, les gros travaux du service. Il est indispensable que les repas soient servis par l'infirmière ou par son aide-soignante.

Nous ne voudrions pas terminer cet exposé sans dire ce que nous pensons du rôle du médecin dans l'établissement. Il ne devra, pas plus que l'infirmière, être un simple soignant. Il doit être

connu et aimé des enfants. Il revendique la responsabilité entière du service et du personnel, sur le plan technique au moins, qui ne dépend que de lui. Il paraît normal qu'il soit consulté sur le choix du personnel ou sur les transformations matérielles à apporter au service.

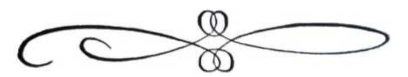
Mais cette entière responsabilité comporte également une indépendance totale. Il ne doit de comptes qu'à son chef hiérarchique ; à la direction des services sociaux. Il est par contre indispensable qu'il entretienne avec l'administration et les maîtres les rapports les plus étroits et les plus cordiaux. Il doit les tenir au courant de l'état de santé des enfants dont ils ont autant que lui la charge. Il doit leur apporter tous renseignements que ses investigations lui apportent et qui peuvent avoir une importance sur le plan pédagogique.

C'est en coordonnant ainsi nos efforts que nous arriverons à donner aux enfants la vie heureuse à laquelle ils ont droit car "un monde où les besoins de l'enfant ne sont pas satisfaits est absurde et ne mérite pas de lendemain". Docteur Robert, Médecin de l'Institution Gabriel Prévost



Intermède

Les plus beaux mots du monde ne sont que des sons inutiles si vous ne pouvez pas les comprendre.
(Anatole France)



En revoyant la photo sur laquelle Christiane, par un commentaire daté de 2012, nous avait alertés quant au passage de Didier sur l'antenne de France Musique, j'ai consulté le site de cette radio où j'ai recueilli la courte biographie qui accompagne la présentation de l'émission que l'on peut toujours écouter à ce jour. Cette biographie qui reprend in-extenso celle qui figure sur le site de Didier, est reproduite ici. Didier a été élève à l'OP de 1963 à 1973. GW

Didier Magne sur France Musique

Le mardi 6 novembre 2012   Les traverses du temps   Par Marcel Quillévéré

Archives MUSIQUE CLASSIQUE   51 min   ®Marianne ROSENSTIEHL

Invité : Didier Magne, compositeur, concertiste et pédagogue

Didier Magne est né le 16 mars 1957 à Epinay-sur-Seine, dans une famille issue du sous-prolétariat de l'après-guerre, second d'une fratrie de quatre enfants.

Avec un père absent, une mère totalement démunie, seule et désœuvrée, vivant dans un réduit insalubre, son enfance connaît le dénuement et la pauvreté. Sans moyen matériel ni culture favorisant un quelconque apprentissage artistique ou le moindre épanouissement personnel, il grandit dans un environnement hostile et dégradant. C'est sur dénonciation que le placement à l'Assistance Publique est ordonné en 1963. A l'âge de six ans seulement, il devient dès lors pensionnaire de l'Orphelinat Gabriel Prévost en Picardie, établissement dont il ne sortira qu'en 1973.

L'Orphelinat Gabriel Prévost (devenu par la suite Institution Départementale Gabriel Prévost) fondé par les grands pédagogues humanistes Paul Robin et Ferdinand Buisson, lui apporte durant dix années le gîte et le couvert, une formation très rudimentaire, et concourt à voir naître sa vocation de musicien.

Animé tout jeune par la passion de la musique, musicien quasi autodidacte, Didier Magne pratique les cuivres au sein de l'Orchestre de l'Orphelinat Prévost. La musique devient alors un véritable refuge, opportunité unique et salutaire de sortir de l'Institution, en donnant de très nombreux concerts, et par là même, d'échapper à l'enfermement de ce pensionnat très rude, aux méthodes éducatives d'un autre âge. De cette scolarité il tirera une formation musicale très superficielle, un certificat d'études, et à douze ans, une formation de trois ans de menuisier-ébéniste. Durant cette période de l'enfance encore sombre, une rencontre importante aura lieu : un couple d'enseignants, Adrien et Geneviève Oulerich, saura lui témoigner respect, considération et transmission de valeurs telles que le courage, la volonté, et l'effort d'entreprendre.

Cette école de la vie fut décisive dans son parcours d'artiste en construction, et c'est très tôt qu'il affirmera faire de cette vocation artistique son métier. Apprendre pour transmettre, se cultiver pour s'élever, des valeurs qu'il fera siennes.

C'est la guitare qui devient son instrument de prédilection, en raison sans doute du caractère intimiste si particulier des répertoires romantiques dont il fera le matériel essentiel de son art. Le marchand de pianos de la rue Vivienne à Paris, Guy Labrosse, l'embauche pour restaurer et accorder les instruments anciens, lui permettant ainsi de payer ses premiers cours de guitare et d'écriture musicale.

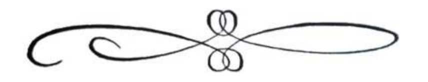
En 1976, il réussit le concours d'entrée à l'Ecole Normale Supérieure de Musique de Paris et intègre la Classe de Licence du Maître Alberto Ponce, en guitare et musique de chambre, où il est également l'élève d'Arlette Heudron pour l'analyse et de Alain Weber pour la composition.

La rencontre artistique et humaine avec le Maître Alberto Ponce aura été décisive dans son parcours, s'inscrivant dans une filiation musicale marquée par l'école d'Emilio Pujol, Miguel Llobet, Francisco Tarrega et Fernando Sor, compositeurs, concertistes et pédagogues de renom.

De cette époque d'apprentissage et de maturation, temps encore proche où la musique est réservée à une élite sociale et où les moyens humains et matériels sont les vecteurs d'une réussite potentielle, Didier Magne aura dû faire face à de grandes difficultés matérielles. A l'aube des années 80, les métiers artistiques restent l'apanage d'un milieu social aisé ou de familles d'artistes, et où l'art et la culture sont restés lettre morte, bien qu'un séduisant discours politique en ait souhaité l'avènement.

A tout juste vingt ans, il obtient le Grand Prix de la Fondation de France avec les soutiens précieux de ses parrains : le comédien Jean-Louis Barrault et Pierre Vozlinsky, directeur des programmes de Radio France. Il voit ainsi la reconnaissance de ses pairs pour son parcours hors norme, qu'il s'est d'ailleurs toujours refusé à qualifier "d'exemplaire".

Didier Magne aura en effet suivi un parcours personnel exceptionnel, atypique et très éloigné des voies académiques et conventionnelles. Aujourd'hui, Didier Magne tend à se définir comme un musicien complet au sens où on l'entendait au XIXème siècle : à la fois compositeur et interprète, pédagogue et accompagnateur.



Les deux textes qui suivent (le second répond au premier) sont parus en 1965 respectivement dans les CPS n° 73 et 74.

Histoires cempuisiennes

Raymond Dusonchet, élève à l'OP dans les années 20

Avez-vous remarqué que, lors des réunions cempuisiennes, des groupes se forment ? Plusieurs éléments servent à élaborer ces groupes : amitié, attirance, affinités, proximité du domicile, mais surtout souvenirs communs de l'O.P. ou IDGP.

Or, les souvenirs communs s'étendant sur 5 années en moyenne (11 à 16 ans) il est facile de voir au nombre de groupes, que, même en tenant compte des "volants" de groupe en groupe, près de 60 années de Cempuis sont représentées dans la salle.

Soixante années de pensionnat ! Que de souvenirs ! Et pourtant, et c'est là où je veux en venir, il y a très peu d'histoires cempuisiennes dans notre Journal. Si seulement chacun de nous racontait un souvenir, bon ou mauvais, il y aurait là matière à alimenter une rubrique du "Cempuisien". Mais puisque je prêche en faveur de cette rubrique, je vais l'ouvrir en espérant de tout cœur que le n° 1 ne restera pas seul et sera suivi de beaucoup d'autres.

C'était dans les années 28 ou 29 ou 30, cela importe peu. Nous avions décidé, un camarade et moi-même, d'aller "dans le bois". Pourquoi ? Peut-être ce jour-là, étions-nous fatigués de tourner en rond dans le parc, de tracer des cercles concentriques, de ressembler au pavé jeté dans l'onde amère. L'expression "dans le bois" est juste, car, à cette époque, taillis et fourrés y abondaient et il était facile de s'y dissimuler.

Passant par la classe, nous quittâmes subrepticement la "récré" et, sautant par la fenêtre, nous entrâmes dans le bois ; marche d'approche en tapinois, à la manière d'Indiens sur le sentier de la guerre (on dirait aujourd'hui de Commandos) ; technique spéciale : pieds à plat sur le bois mort ou les herbes sèches, souplesse des membres inférieurs, rotation incessante du tronc pour éviter les branches des fourrés, regard circulaire, oreille attentive et dans le sens du vent, tous les sens aiguisés, tendus vers un seul but : ne pas se faire "piger".

Toujours courbés et marchant silencieusement comme les archers du Roi chers à Georgius, nous arrivâmes au bout du bois et attaquâmes immédiatement ce que nous voulions faire : monter aux arbres.

Après tirage au sort (un loup sortant, etc. etc. etc.), car nous ne laissions rien au hasard, mon camarade monta dans l'arbre, avec mon aide car ce n'était guère facile. Puis ce fut mon tour ; j'avais atteint les premières branches et soufflais un peu quand j'entendis brusquement :

« Hé ! Là, qu'est-ce que tu fais-là ?

Je me tins coi en espérant que le danger s'éloignerait.

- Je t'ai vu, vas-tu descendre ou je vais te chercher !

Devant l'évidence, il faut toujours s'incliner et je descendis, pensant en même temps au copain, tout en haut. Je me trouvai nez à nez avec M. Vallée, professeur de mathématiques, qui se reposait sans doute de ses équations en faisant une promenade bucolique. Et le dialogue s'engagea.

- Qu'est-ce que tu fais là ?

- Ben, vous l'voyez M'sieur, je grimpe aux arbres.

- Pourquoi ?

- Pour m'amuser, M'sieur. Un silence, puis :

- Qui est avec toi ?
- Personne, M'sieur.
- Je sais qu'il y a quelqu'un, je vous ai entendus causer. Qui est-ce ?
- J'peux pas l'dire M'sieur.
- Pourquoi ?
- Ben, M'sieur Cibeau a dit l'autre jour, qu'un mouchard est un mauvais citoyen, un Français indigne !
- Bon, dis-moi qui est avec toi et je te promets que vous ne serez pas punis.
- C'est vrai, M'sieur ?
- Oui, oui, tu as ma parole.

Alors, le regardant en face, autant que cela était possible (il mesurait 1m90 et moi 1m70),

- J'ai confiance en vous M'sieur, le copain c'est Paris.
- Ah, c'est lui ! Très bien. »

Monsieur Vallée m'accompagna jusqu'à la récréation qui se poursuivait dans le parc et.... ne dit rien au surveillant.

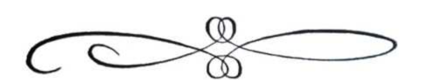
Marcel Paris ? Je ne l'avais pas averti du "modus vivendi" adopté entre M. Vallée et moi. Pourquoi ? Un rien de perversité ? Par souci d'équité ? Comme j'avais passé un mauvais quart d'heure, il fallait qu'à son tour, il en passât un aussi mauvais.

Toujours est-il que le lendemain, au cours de la leçon d'algèbre, Monsieur Vallée, entre deux équations "aquatiques" (il postillonnait fort) distillait, du haut de ses 1m90, quelques réflexions pertinentes sur l'art et la manière d'apprendre ses leçons sur la cime des arbres, sur la facilité qu'il y avait à se transformer en grimpeur plutôt qu'en bon élève, sur les situations élevées qui n'étaient que momentanées, etc. etc., tout en regardant notre ami Paris d'un regard narquois. Celui-ci piquait son fard, me regardait en colère, en ayant l'air de dire : tu m'as mouchardé ! Et moi, calme, impassible, le regardais innocemment, tout en me payant du bon temps. La suite, vous la devinez. A la sortie du cours, Paris vint me trouver et quand il connut les tenants et aboutissants de cette escapade, il éclata du rire tonitruant que vous lui connaissez.

Que peut-on en conclure ? Qu'en dehors de ces "aventures" passées à Cempuis, qui font de nous des amis inséparables, il faut retenir l'excellente psychologie du professeur Monsieur Vallée. La leçon de la confiance à autrui et du respect de la parole donnée n'a pas été perdue et je crois en avoir fait un des dogmes de mon existence.



Quand on est mort, on ne s'en aperçoit pas… C'est pour les autres que c'est difficile…
Quand on est con, c'est pareil. (Anonyme)



Histoires cempuisiennes (suite)

Marcel Paris, élève à l'OP dans les années 20

"Le mouchard est un lâche, un mauvais citoyen, un Français indigne". Cette maxime, inscrite en grand sur le mur du bureau de notre Surveillant Général, Monsieur CIBEAU, a marqué d'une empreinte sûre, ma vie et celle de mes compagnons cempuisiens.

Vous avez lu dans le précédent journal la relation d'un de nos exploits de gosse que notre ami Raymond Dusonchet vous a raconté. C'est vrai et je me souviens, comme si c'était hier, de l'émotion dont j'avais été saisi quand, de la bouche du professeur, Monsieur Vallée, j'appris que mon compagnon d'école buissonnière m'avait "mouchardé".

C'était un défaut que nous n'admettions guère dans notre petite société enfantine ; le défaut le plus vil, qui aurait fait mettre à l'écart et classé définitivement le camarade qui aurait trahi. À la "récré", nous nous sommes expliqués, Raymond et moi et cela m'a toujours amusé et surpris, cette promesse entre un professeur dans l'exercice de ses fonctions et un élève surpris en flagrant délit. Monsieur Vallée avait donné sa parole de ne rien dire au Directeur, le respect de la parole donnée libérait mon camarade et il avait donné mon nom.

Assis à mon bureau, je réfléchis ! Vous m'avez élu Président de notre Association, je suis grand-père (un jeune grand-père il est vrai ... hum !) Que reste-t-il du jeune enfant turbulent que j'ai été ? Presque rien et dans un sens, c'est bien dommage !

Et pourtant, si les murs de l'O.P. pouvaient parler, ils en raconteraient sûrement beaucoup plus que je ne peux moi-même me souvenir ; j'étais l'enfant terrible à qui il fallait une bonne raclée toutes les quinzaines ; alors j'étais vraiment parfait durant une semaine puis cela recommençait et le mal allait crescendo jusqu'à l'échéance fatale où mes professeurs étaient contraints à se faire mal aux mains sur mes fesses. En somme j'étais un enfant mal compris : si mes éducateurs avaient été moins patients, moins tolérants, c'est toutes les semaines que j'aurais eu cette fameuse fessée dont l'effet était si bénéfique sur mon comportement.

Et puis, je vais vous faire une confidence surtout ne le dites à personne ; j'aurais peut-être été sage mais ... j'avais autour de moi des fréquentations, douteuses, dirons-nous ! Il y avait ce voyou de Dusonchet, vous savez ce grand maigre qui avait toujours dans les poches des morceaux de pain. Il y avait aussi Albert Robin qui paraissait toujours blanc comme neige. D'ailleurs il a très mal tourné puisqu'il est maintenant Inspecteur Principal de Police à Limoges. Et aussi, Maurice Voilot, cette force de la nature, qui, voyant le mauvais exemple de son frère se délectant dans ses problèmes d'algèbre et de géométrie, en avait conçu une sainte horreur et préférait toujours être là où il ne fallait pas, c'est-à-dire avec nous... Alors avec un pareil "aréopage" que vouliez-vous qu'il fît contre trois ... qu'il suivît ... et je suivais toujours, attiré par l'aventure nouvelle qui se dessinait dans nos yeux.

Un certain samedi d'Octobre, je reçus une magistrale paire de gifles d'un professeur pour un motif futile (à mon avis) ; j'en conçus une certaine rancœur et, n'acceptant pas ce qui me semblait une injustice, je décidai de me "révolter". À la récréation, je racontai mon aventure à mes trois acolytes et leur fis part de ma décision ; en particulier je ne voulais plus aller en récréation comme tous les autres ; et mes trois mousquetaires aussitôt de m'approuver. Pensez donc la belle aubaine ! Il fallait agir sur l'heure. Et nous voilà sautant par là fenêtre de la classe du "certif", franchissant l'orée du bois. Nous avions sûrement lu des histoires de bandits corses (tellement plus digestes que l'histoire de France) et comme nos héros de roman, ivres de liberté, nous marchions allègrement vers les vergers, faisant le grand tour par les champs pour échapper aux regards. C'était la grande aventure et le goût du risque

remplaçait avantageusement le "4 heures" que nous avions laissé aux autres d'autant plus que nos aînés assuraient que ces vergers regorgeaient de pommes si belles et si grosses que jamais elles n'arrivaient jusqu'au réfectoire !

Enfin nous y voilà, l'abondance n'était pas telle que nous l'avions espérée, les arbres étaient dégarnis de leurs feuilles et de leurs fruits. Pourtant tout en haut des plus hautes branches il en restait encore quelques-uns. Ce maigre pactole devenait pour nous un enviable butin de guerre et chacun à notre tour nous montions à l'assaut. Dans le grand silence qui nous entourait, les voix de nos camarades en récréation nous parvenaient, étouffées, tamisées par les bois. Je ressens encore tellement cette impression qu'il me semble n'avoir qu'à fermer les yeux pour m'y retrouver. Comme elles nous semblaient bonnes et belles ces pommes qui n'avaient rien de particulier mais qui étaient bien celles dont nous avaient parlé nos aînés, car elles avaient le goût du risque et, c'était bien le cas de le dire, la saveur du fruit défendu. Il fallait pourtant songer à rentrer et, par le même chemin, le retour se fit sans incident.

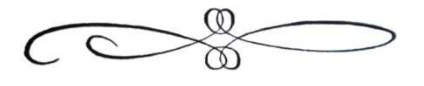
Encouragés par de tels débuts, le lendemain, dimanche, nous n'avions qu'une idée en tête, renouveler notre escapade. Sitôt la "récré", nous voilà repartis. Mêmes manœuvres, même cueillette, même ivresse, le mot n'est pas trop fort, je vous l'assure. Soudain, au loin, un aboiement. Panique ! Fusil sur l'épaule, flanquée de son chien, la silhouette du surveillant général se dessine à l'horizon. Et il avait du flair l'animal ! (le chien, pas le surveillant général). Ventre à terre, mais nos pommes dans nos mouchoirs et dans nos poches, nous effectuons un repli stratégique vers une haie séparant les vergers.

Cherchant une issue, qui, hélas n'existait pas, pressés par le danger, car les aboiements se rapprochaient, nous foncions, tête la première à travers les branchages. Mes camarades étaient déjà de l'autre côté. Ma souplesse légendaire et mon derrière un peu lourd, firent qu'étant engagé à mi-corps je n'arrivais plus ni à avancer, ni à reculer et battant désespérément, mais en vain, des bras et des jambes, je restai coincé par les fils de fer barbelés. La solidarité cempuisienne n'est pas un vain mot et vous ne pensez pas que mes trois copains allaient m'abandonner à mon triste sort, non, non, non : m'attrapant à bras le corps ils me tirèrent très fort à eux et... ce qui devait arriver, arriva : la veste et le pantalon n'y résistèrent point. Ouf ! J'avais eu chaud, j'étais libéré ! Mais en lambeaux. Cette fois-ci le retour fût moins glorieux, mes copains riaient encore, moi un petit peu moins.

Pas question de me présenter dans cet état. Il me fallait un autre costume. Pour cela une seule solution : la lingerie. Toujours quatre à quatre et à travers bois, nous voici devant la porte... fermée évidemment. Casser un carreau ? Pourquoi pas ! Au point où nous en étions ! La pente du mal est bien glissante ! Et me voici, mes camarades faisant le "pet", devant un tas de vêtements revenant du lavage. En vitesse et sans y regarder de trop près, je changeai de costume. Le danger définitivement passé et assez à mon aise dans ces vêtements d'emprunt, je retrouvais mes guetteurs et bien vite nous nous faufilions au milieu des autres.

Je vous l'ai dit nous étions en Octobre, il ne faisait pas bien chaud, pourtant une fraîcheur anormale à la partie la plus charnue de mon grand corps me mît la puce à l'oreille. Le pantalon choisi à la sauvette, impeccable sur le devant avait un énorme trou sur le derrière ! Et ce fût "ma cope" Angèle Helluy - t'en souviens-tu Angèle ? - qui, me prêtant une épingle de nourrice, me permit d'échapper sinon au rhume... de cerveau, tout au moins à l'hilarité générale.

La fin de cette histoire, vous la devinez, l'aventure devenant dangereuse, ma révolte fit long feu. Somme toute, nous ne nous en étions pas trop mal tirés et tout rentra dans l'ordre... jusqu'à la fugue suivante.



55

Les heures longues

Christiane Lagoutte-Boulay, élève à l'OP de 1963 à 1973



Photo prise par Christiane lors de la Pentecôte 2011

Tic… Tac…
Faisait la pendule

La vie s'écoulait très lentement
Les heures, les mois, les années
En Noir et Blanc

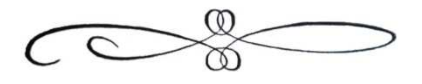
Je pensais ne jamais arriver au bout de ces dix longues années, consignée derrière les murs de l'Institution. Bâtiments de briques imposants, avec son bois immense dans lequel j'aimais me perdre et respirer un moment, en toute liberté. Se cacher volontiers au pied des grands hêtres, dans les grandes herbes, en été.

Tic… Tac…
Faisait la pendule
A l'heure de la récré !
Où nous rangions vite nos cahiers dans le casier du pupitre, avant de nous précipiter dans la cour. Jouer au ballon, ou à la balle, "au trou" dans les pavés de verre cassés du préau. A chat perché, à Frère Jacques… Nous raconter des histoires avant d'aller au réfectoire…

Tic… Tac…
Faisait la pendule
Les vacances approchaient à grands pas !
Certains restaient à l'Institution, en petits groupes, profitant de l'été, à la campagne.
D'autres partaient en colo, dans celle de Mers-les-Bains, que nous adorions tous. Un vrai bonheur ! Aussi, pour quelques-uns, au chalet du Collet d'Allevard, en Savoie.
Les uns, retrouvaient leur famille, dans un semblant de vie provisoire, sachant bien qu'ils retourneraient à l'Institution, les vacances achevées.

Tic… Tac…
Faisait la pendule
La vie, à l'Institution, reprenait son cours, les nouveaux arrivants se mêlaient aux groupes, les amis se faisaient et se défaisaient au gré des disputes et des retrouvailles.
Ainsi s'écoulait le temps, à l'OP !

Tic… Tac…
Faisait la pendule
Sur le bâtiment de la Cour d'Honneur,
En bas de l'allée aux Marronniers.
Jamais, elle ne faiblissait, réglée à la minute !
Les heures se succédaient, immuables, durant toutes nos années passées à l'Institution.



Et maintenant !... Qu'allons-nous faire ?...

Gilbert Bécaud n'a jamais été élève à l'OP

"Comment lisez-vous le CPS ?" Ce sujet, proposé à votre plume, n'a recueilli aucun écho parmi vous. Notre impression est que l'absence de Bulletin ne ferait guère plus de bruit que son édition et qu'il convient peut-être de changer de formule.

La Rédaction du Bulletin s'interroge sur la réception qui en est faite par ses lecteurs. Nous avons peu de retours de votre part. Quelques compliments pour le travail accompli, mais rien sur ce qu'il faudrait amender, supprimer, modifier ou ajouter. Peut-être est-il temps de solliciter votre avis de manière concrète et d'en tirer les conséquences.

Bien sûr, il nous revient parfois quelques échos sur un coin de table : « *J'aimerais lire un bulletin 100% cempuisien, sans fioritures* », « *J'aimerais moins de pages, plus de photos* », « *J'aimerais que l'on supprime ceci, que l'on rajoute cela* » mais ces quelques échos ne reflètent pas l'avis de la majorité des adhérents. Alors, n'hésitez plus, donnez-nous votre avis ! Quelques lignes suffisent. Nous vous rappelons les adresses auxquelles vous pouvez nous écrire :

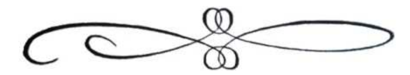
Par e-mail : CempuisienGW@orange.fr

Par courrier : Gérard Weber, Chemin de Santilly, 71460 Sercy.

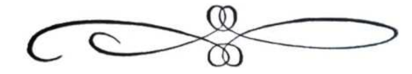
Une chose est sûre, le CPS, dans sa forme actuelle, demande du travail. Ce travail est réalisé avec plaisir dans la mesure où le résultat trouve grâce auprès de ses lecteurs. Dans le cas contraire il convient de cesser. Nous avons largement passé l'âge de travailler pour indisposer les destinataires de notre labeur.

Il existe sans doute d'autres manières de créer le lien auquel aspirent les Cempuisiens. La Galerie Photo constitue, avec les déjeuners, un outil majeur.





Nous vous souhaitons de très belles fêtes de fin d'année.



Le 5 décembre 2017